

§ 2. Contacts with Mesopotamia. Available data make it quite clear that, during the 3rd mill., M. was a major political power, which controlled the eastern section of the Iranian Plateau and acted as an intermediary between Mesopotamia and Elam in the west and Meluhha in the east. The earliest references to M. (excluding here its mention in an apocryphal text of Lugal-*anne-mundu**, a Pre-Sargonic ruler of Adab) come from the inscriptions of Sargon. During the campaign in Elam, which was probably confined to the Susiana, Sargon defeated an army of M., led by Dagu, brother of the king of M. (In this connection, note the mention of M. in the so-called "Geography of Sargon," and the "omen of Sargon who marched to the land of M. and (to whom) Ištar appeared in a burst(?) of light;" see B. Lewis, *The Legend of Sargon* [1984] 139-140 no. 28.) The conflict with M. continued under Rīmuš, and involved the king of M. named Abalgamaš and his general Sidgau, who were aided by the forces of Zahara, Elam, Kupin (Gupin*) and Meluhha. Rīmuš emerged victorious from this war. He states that "he tore out the roots of M. from Elam," thereby implying that he put an end to M.'s political influence in Elam. The name of M. reappears in the inscriptions of Narām-Sin. One such source designates the border of M. as the easternmost point of Narām-Sin's empire. M. is also implicated in the Great Revolt against Narām-Sin, descriptions of which survive in OB and later quasi-historical sources. The name of the then king of M. is variously given as Hupšumkipi, [...] -en, and Tišsenki. For the Sargonic contacts with M., also noteworthy is the statement in the "Curse of Akkade," (l. 20) that, under Sargon, M. "was put back on the (tribute?) tablets." This reference may, however, be anachronistic, as the restoration of relations with M. would fit better the conditions of the Ur III period.

A new phase of contacts with M. began in the 18th year of Šulgi, when Šulgi's daughter Liwwir-mittašu was given in marriage to an unnamed king of M. During the reigns of Amar-Sin, Šu-Sin, and Ibbi-Sin, envoys of the kings of M. (Arwilukpi and Lipanukša-

paš*) frequently journeyed to Mesopotamia, and even stayed there for extended periods of time. An inscription of Ibbi-Sin records the gift of an exotic animal, which was brought from M. and presented to Ibbi-Sin, apparently by one of those envoys. Ur III texts also mention detachments of soldiers from M. serving in Mesopotamia as elite troops.

Following the Ur III period, we have only two certain references to M. One is found in an inscription of Ilum-muttabbil of Dēr, who claims to have defeated the armies of Anšan, Elam, and Šimaški, and to have been an ally of M. The other reference stems from the formula of Hammurabi's 30th year, recording his victory over the armies of Elam that have risen "from (as far as) the border of M." In addition, M. is mentioned, probably anachronistically, in an inscription of Kurigalzu II, commemorating his campaign against Susa and Elam. Later historical sources do not mention M. This probably indicates either that M. ceased to exist as a political and territorial unit or that Mesopotamia no longer maintained contacts with it.

For a recent exhaustive discussion of M., citing earlier literature, see P. Steinkeller, *ZA* 72 (1982) 237-265.

P. Steinkeller

Mari. A. Philologisch.

§ 1. La période avant Agadé. - § 2. Mari et Ebla. - § 3. La période d'Agadé. - § 4. La fin du IIIe mill. et la IIIe dynastie d'Ur. - § 5. Mari après Ur III. - § 6. Mari sous Jahdun-Lim. - § 7. Mari sous Samši-Adad. - § 8. Mari sous Zimri-Lim. - § 9. Mari après Zimri-Lim.

§ 1. La période avant Agadé. Les origines les plus lointaines de la ville, dont, sauf exceptions, le nom s'écrit *Ma-ri* depuis l'époque protodynastique jusqu'au début du IIIe mill., et *Ma-ri-ki* aux époques ultérieures, commencent à être connues. Il semble que la cité ait été une ville neuve, fondée à l'aube des Dynasties archaïques, et qu'elle ait occupé dès les premiers temps une vaste superficie (cf. J. Margueron, *MARI* 5 [1987] 496-498). Pour la période protodynastique, la liste royale sumérienne enregistre une dy-

nastie de M., la Xe après le Déluge (AS 11, 102), ce qui signifie selon les conventions que M. aurait exercé alors la suprématie sur l'ensemble de la Mésopotamie. Cette dynastie aurait compté six rois, qui régnèrent en tout 136 ans. Le premier porte le nom d'Ilum-pū* (ou Išū, lu souvent Anšud); les autres noms sont perdus ou mutilés. En revanche, Eannatum de Lagaš rapporte avoir soumis M., après Kiš et Akšak (E. Sollberger, *CIRPL Ean.* 2 vi 22); on sait que la ville de Lagaš ne figure pas dans la liste royale.

A M. même, des inscriptions votives sur des statues, rédigées dans une langue sémitique qui présente de fortes affinités avec celle d'Ebla (L. J. Gelb, in: [éd. L. Cagni] *La lingua di Ebla* [1981] 63), nous livrent les noms de plusieurs rois, dont nous ignorons l'ordre de succession: Iku(š)-Šamagan*, Saba (voir M. Krebernik, *ZA* 74 [1984] 167), Iblul-II* (MAM III 309ss.; cf. IRSA 88-90) et LAMgi-Mari* (RA 31 [1934] 140s.). Une statue entrée jadis au British Museum avant les fouilles est inscrite au nom de Iku(š)-Šamaš (SAK 170, X). Sur un vase conservé dans une collection privée, on relève le nom d'Ikum-Mari (MARI 3 [1984] 269s.). LAMgi-Mari, dont le nom doit peut-être se lire Išgi-Mari (Krebernik, *l.c.* 164), et Iku(š)-Šamaš se qualifient tous deux de «grand vicairer (énsi-gal) d'Enlil», un titre «impérial» qui sera repris plus tard par Lugalzagesi et les souverains d'Agadé.

Une perle de lapis-lazuli, retrouvée dans une jarre enfouie dans le sol du dernier palais protodynastique, contient le nom de Mes-*anne-pada*, roi d'Ur, dans un contexte difficile à interpréter et qui a fait l'objet de controverses; selon les dernières recherches, cette inscription n'offrirait aucun synchronisme avec les rois de Mari (cf. J. Boese, *ZA* 68 [1978] 6-33).

De l'époque protodynastique provient aussi un petit lot de documents comptables (D. Charpin, *RA* 76 [1982] 3-4), qui intéressent notamment le domaine religieux (cf. D. O. Edzard, *CRRA* 15 [1967] 53-56). L'importance des monuments architecturaux, - temples et palais, - la qualité et l'abondance du matériel recueilli, établissent à suffisance que M. était alors un grand cen-

tre politique, culturel et commercial, actif et prospère, qui devait jouer déjà un rôle de relais entre la Babylonie et la Syrie. Les formes extérieures de sa civilisation étaient calquées sur celles du pays de Sumer, mais sa population devait être sémitique d'une façon prédominante.

§ 2. Mari et Ebla. La riche documentation découverte à Ebla nous fournit de nouvelles données sur M.; elle nous permet en particulier de dresser une liste de sept noms royaux, soit dans l'ordre: Sa'umu, Išup-Šar, Iblul-II, Nizi, Enna-Dagān, Iku-Išar et Hida'ar (A. Archi, *MARI* 4 [1985] 47-49), qui sont appelés tantôt en, tantôt lugal le plus souvent. Seul le nom d'Iblul-II se retrouve parmi ceux qui ont été mentionnés plus haut.

Les références à M. sont nombreuses dans les textes d'Ebla, mais elles ne nous autorisent pas encore à suivre de près l'histoire politique de la ville. Un de ses rois, Enna-Dagān, a adressé à son collègue d'Ebla une longue lettre où, d'après l'étude récente de Edzard (SEB. 4 [1981] 89-97), il relate ses propres succès militaires et ceux de ses prédécesseurs. Malheureusement, la plupart des toponymes évoqués ne sont pas identifiés. Cependant, il apparaît qu'Išup-Šar se serait emparé d'Imar, sur l'Euphrate, et qu'Iblul-II aurait poussé jusqu'à Gasur, au-delà du Tigre, ce qui en dirait long sur l'extension de la puissance de M. à cette époque. Une tablette d'Ebla est datée de la mort du roi de M. (Archi, *MARI* 4, 64). Les deux villes entretiennent des rapports fréquents. Elles procèdent notamment à des échanges de métaux précieux qui portent parfois sur des montants considérables (cf. Archi, *SEB.* 4, 129-166; *MARI* 4, 64-66). Toutefois, la laconisme des textes empêche souvent de reconnaître la direction des envois et leur motivation. Il y a également des relations culturelles entre les deux cités. Dans deux textes d'Ebla, on lit la phrase suivante: «quand les apprentis scribes vinrent de M.» (G. Pettinato, *Akkadica* 2 [1977] 22). De même, les archives d'Ebla font plusieurs fois allusion à des chanteurs de M. (Pettinato, *loc. cit.* 21). Il est clair aussi que M. doit avoir servi d'intermédiaire entre Ebla et le monde sumérien.

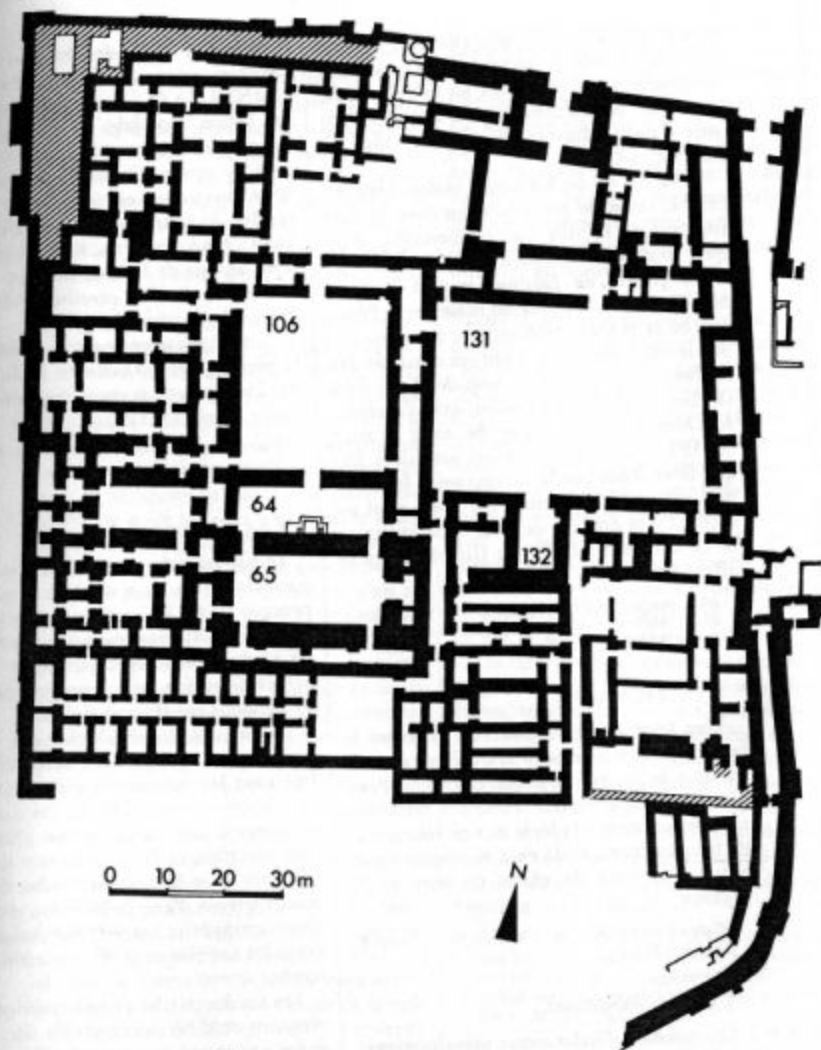


Fig. 5. Le palais royal de Zimri-Lim (MAM II,1).

rot et sa publication définitive, parue en 1958 (MAM II: Le palais). Dans cet ensemble de plus de 2 hectares $\frac{1}{2}$ (200x120 m) et de quelque 300 pièces et cours, Margueron a reconnu des secteurs bien définis et leur relation (Fig. 5).

L'entrée principale, au nord, après une petite salle, donnait accès à une cour ou une salle couverte, puis, par des passages en chicane, à la grande cour 131 qui commandait toutes les autres parties du palais. Dans son mur sud, mais pas en son milieu, s'ouvrait

une petite salle rectangulaire (132) surélevée et précédée d'un escalier semi-circulaire de trois marches construites en briques cuites incurvées. Au fond de la salle, un podium bas: salle d'audience pour Parrot (Mari, cap. fab., 114), chapelle pour Margueron (Recherches, 332), hypothèse renforcée par le sujet rituel de la fresque trouvée en miettes dans les débris et remontée avec minutie (cf. § 6). Le secteur au sud de la cour 131, qui recouvre «l'enceinte sacrée» antérieure, paraît bien être restée zone sacrée, réservée à des sanctuaires. À l'ouest de la cour 106, mais sans communication directe, la cour 106, fameuse pour ses peintures et qui, plutôt que la cour 131 (Parrot, Mari, cap. fab., 115), serait la «salle au palmier» des tablettes de Mari (Al Khalesi, *The Court of the Palms* (1978). - Margueron, *Du nouveau sur la cour du palmier* (MARI 5, 463-482). - Cf. D. Charpin, MARI 2, 211-214).

Sous la cour 131 - qui correspond à la cour IV du palais précédent - une construction rectangulaire de 5,36x3 m, en briques cuites de l'époque de Zimri-Lim, a été dégagée en partie en 1974, flanquée de 8 contreforts intérieurs délimitant huit espaces. Parrot y a vu une tombe royale violée (Syria 52, 6-9; tombe 671). Le dégagement repris en 1984 par Margueron, a donné les dimensions intérieures: 4,63x2,34 m et une hauteur de 2,67 m sous voûte en encorbellement, interrompue dans un angle. Toute la paroi intérieure était recouverte de bitume, ce qui laisse penser qu'il s'agit d'une citerne et non d'une tombe (MARI 5, 33-36). À cause de la faible contenance, Margueron pense qu'il s'agit d'un réservoir approvisionné quotidiennement durant les derniers temps du palais.

Le côté sud de la cour 106 était percé d'un grand passage central donnant sur la longue salle 64 munie, face au passage de la cour, d'un podium en briques recouvert d'un sol peint en faux marbre; ce podium était flanqué de deux escaliers latéraux de 3 marches et adossé à une peinture en quatre registres entièrement détruite par le feu (Le palais, I, 104ss.). Au pied de l'escalier ouest du podium gisait le corps brisé de la déesse au vase jaillissant. Entre 1982 et 1984, Margueron a retrouvé l'évidence d'un portique cou-

vert à 4 colonnes parallèles au mur méridional de la cour 106, donnant accès à la salle 64 (MARI 5, 469-480). Ce portique avançant d'au moins 4,50 m et l'avent s'élevait à environ 6 m de hauteur, protégeant les peintures du mur sud, ainsi que celles des murs est et ouest sur une largeur de 5 m. Contiguë à la salle 64, la salle 65, elle aussi rectangulaire, mais plus large, était accessible par six passages aux extrémités des trois murs nord, ouest et sud. Elle communiquait à l'est avec une tribune, surélevée d'une dizaine de marches dans une baie élargie de redans, au pied de laquelle se trouvait couchée la statue d'Isšup-illum. Contre le petit mur face à la tribune, une dalle marquait l'emplacement d'un trône. Cette zone, qui occupe la partie s.-o. du palais, a été dénommée «maison du roi» par Margueron, tandis que la partie n.-o., «seconde maison» aurait été réservée aux femmes, ou à un intendant.

Margueron a eu le mérite de déceler un premier étage sur certains secteurs (Recherches, 288-309), ce qui n'avait été qu'épisodiquement envisagé précédemment. Il conclut que «l'étage occupe pratiquement au minimum la moitié de la superficie compréhensible du bâtiment» (p. 309). De même le problème de prises de lumière dans les parties où les pièces sont couvertes a également été posé, avec des propositions de solution (pp. 309-329), ainsi que la circulation d'une zone à l'autre. On comprend mieux maintenant que l'écroulement d'un étage, consécutif au violent incendie qui a ravagé le palais de Zimri-Lim, ait posé de sérieux problèmes de localisation aux fouilleurs, en particulier lorsqu'il s'agissait de peintures des appartements du premier étage. Margueron a montré que le palais avait été systématiquement vidé par les vainqueurs avant d'être finalement brûlé (Les derniers moments du palais de Mari, *Art & Fact* 3 [1984] Liège 41-44).

La muraille qui entourait le palais est irrégulière et incomplète. Avec ses contreforts massifs, elle n'est apparue complète que sur la face ouest et nord-ouest, puis formant une grande courbe au s.-e., portion où elle mesure 3,50 m d'épaisseur de briques, sur fondation de pierre par endroits.

Parrot, MAM II: Le palais, 1 (1958); Mari, cap. fab., 112-142. - Margueron, Recherches, 209-380.



Fig. 6. Le palais des Šakkanakku (J. Margueron, Mélanges Maurice Birot, p. 212).

§ 3.2.2. Palais des Šakkanakku.

A 150 mètres à l'est de la terrasse de Da-gān, un grand bâtiment en cours de dégagement depuis 1979 est interprété par Margueron comme un palais du temps «des šakkanakku» qui, d'après la superposition de trois sols différents, a subi des remaniements au fil des temps (Fig. 6).

Trois salles rectangulaires sont entourées de pièces de formats divers. La plus grande (XVI), avec ses passages aux extrémités des longs côtés, donne sur une petite pièce surélevée (XXVII) à laquelle on accède par un escalier de quatre marches en briques cuites, décentré par rapport au petit côté et large de 2 m. Contre le petit côté n.-o. de la salle, le sol de plâtre en bon état s'explique par un piédestal pour un trône, entouré de trous de 15 à 25 cm de diamètre destinés à des poteaux soutenant un baldaquin (MARI 2, 12 ss.).

La comparaison avec la salle du trône 65 du palais de Zimri-Lim s'est imposée au fouilleur (MARI 4, 218, Fig. 3). Une découverte remarquable consiste en débris de torchis portant des empreintes de cordes, de poutres et de nattes, interprétés comme les restes d'un plafond à caissons (MARI 5, 14-16). Au nord de cette salle, un appartement comportait une cuisine avec un évier et un four et une salle de bains contenant dans un angle des w.c. à la turque et dans un autre angle une cheminée avec sa hotte en place (MARI 3, 20, Fig. 11-13). Rappelons que l'usage des cheminées s'était répandu au II^e millénaire à Suse du temps des sukkalmah, comme en témoignent de beaux exemplaires du niveau XIV (R. Ghirshman, *Arts Asiatiques* 13 [1966] 6 ss., Fig. 7-9. - H. Gasche, *Mélanges M.-J. Steve* [1986] 83-109).

Sous les salles I et XVI avaient été construites deux grandes tombes. Celle de la salle XVI avait occasionné un effondrement

du sol. Retrouvée en 1985, elle était, comme celle de la salle I, rectangulaire, mais elle renfermait trois chambres au lieu de deux, couvertes en encorbellement avec un dromos d'accès, couvert de grandes dalles de pierre (§ 3.5).

Si la fin de ce bâtiment, violemment incendié, coïncide probablement avec la destruction de la ville par Hammurabi, alors qu'il avait été la demeure du devin Asqudum, gendre de Jahdun-Lim (D. Charpin, MARI 4, 456), la durée du bâtiment et l'époque de sa construction ne sont pas connues. Sur le sol le plus ancien ont été ramassés des scellements de portes au nom de Hītal-Er-ra (D. Beyer, MARI 4, 173-189) qui, d'après J.-M. Durand, aurait régné de 2024 à 2017 (MARI 4, 156) et qui aurait succédé à Puzur-Ištar. Tant que la succession et les dates des šakkanakku ne seront pas fermement assurés, il sera difficile de fixer la construction de ce bâtiment à la fin du III^e plutôt qu'au début du II^e mill.

Margueron, MARI 1, 14-24; 2, 10-13; 3, 8-21; 5, 6-18; Mélanges M. Birot (1985) 211-222. - D. Beyer, MARI 2, 37-58).

§ 3.3. Les remparts.

Une levée de terre incurvée, doublant le bord du terre à environ 200 mètres dans la partie s.-o., atteste vraisemblablement l'emplacement de remparts. Plusieurs tranchées perpendiculaires à la levée ont révélé un mur de briques crues, épais de 2 m, contre lequel butait une sorte de glacis de terre et de cailloux.

Margueron, MARI 1, 29 s.; 2, 18; 3, 26-30; 5, 492 s.; *Dossiers Mari*, 37.

§ 3.4. Les habitations.

Un quartier d'habitations présargoniques a été dégagé à l'est du temple d'Ištar en 1935, avec des maisons de plan rectangulaire ou trapézoïdal, à cour centrale entourée de chambres, comme les temples de l'époque. Les murs sont en briques crues, recouverts à l'extérieur de pisé et à l'intérieur blanchis à la chaux. Des ruelles les séparent et parfois une petite place est ménagée. Les eaux usées étaient collectées dans des puisards. Sous le sol sont creusées des tombes en pleine terre.

Parrot a daté de l'époque d'Akkad la «maison rouge», au s.-e. du temple de *NINNI-ZAZA, qui se composait de 6 pièces (Mari, cap. fab., 74 et Fig. 33). A cette époque les tombes sous le sol des maisons sont en jarres. De ce temps peuvent dater deux maquettes en terre cuite de maisons rondes à cour carrée centrale (Syria 32, 192 s.; Mari, cap. fab., 64 s.). Les murs surélevés autour de la cour peuvent indiquer un couvercle, d'où la possibilité d'un toit au-dessus de la cour (§ 9.3).

Peu de renseignements ont été tirés pour la période des šakkanakku et de la dynastie des Lim: aucune maison complète n'a été dégagée (Syria 17, 12; 29, 186 s.).

Parrot, Syria 17, 11-13; Mari, cap. fab., 63-66. - Margueron, *Dossiers Mari*, 31.

A. Spycket

§ 3.5. Les tombes.

Le site est riche en sépultures de toutes les époques et on en a découvert au cours de presque toutes les campagnes. Beaucoup ont été pillées autrefois ou plus récemment. Elles s'échelonnent du Dynastique Archaïque à l'ère séleucide, avec une grande majorité de l'époque médio-assyrienne.

Les modes de sépulture sont variés: en pleine terre, en jarres, en sarcophages, parfois sous les maisons (Syria 17, 13), isolées ou groupées en nécropoles. Les tombes sont simplement mentionnées ou plus longuement décrites, au fur et à mesure de leur découverte, dans les compte rendus de fouilles, dans l'attente d'une publication d'ensemble. Deux groupes retiennent l'attention: les nécropoles assyrienne et séleucide ainsi que les tombes construites.

Les tombes medio et neo-assyriennes proviennent de divers endroits du site. Sous les cours 131 et 106 du palais de Zimri-Lim, environ 200 tombes ont été exhumées (Syria 18, 81-84; 19, 21; 42, 13-15). D'autres tombes sont trouvées dans les communs du palais (Syria 42, 5-6) et dans le quartier nord de la ziqqurat (Syria 29, 188; 32, 190; 41, 17-19). Ces tombes sont soit en pleine terre (dont 6 sont plâtrées), soit formées de deux jarres couchées, orifice contre orifice. Dans les premières, les corps (hommes, femmes et enfants) sont allongés sur le dos ou sur le

côté droit ou gauche et orientés est-ouest. Dans les secondes, le corps est allongé sur le dos ou sur le côté en position fléchie. Certaines de ces tombes renferment un riche mobilier de bijoux (bronze, or, lapis lazuli), de céramiques, notamment des récipients et des petits masques en fritte vernissée (tombes medio-assyriennes) et des coquillages. Il faut aussi signaler des bonbonnières en albâtre et en bois. L'ensemble des tombes assyriennes a fait l'objet d'une étude de J. Mallet.

Les tombes séleucides sont très nombreuses. Elles sont constituées soit par deux jarres accolées, moins allongées que les jarres assyriennes, soit par une seule jarre dont une partie a été découpée pour introduire le corps, puis remise en place, soit encore par une cuve de céramique avec couvercle en forme de «coquille de noix». Une nécropole importante a été mise au jour dans le quartier nord de la ziqqurat (Syria 29, 186 s.). Le corps, enveloppé d'un linceul, est couché sur le côté en position fléchie, entouré d'un riche mobilier comme un bracelet de bronze à têtes de serpents affrontés. Les tombes d'une autre nécropole (Syria 32, 189 s., 195) ont également fourni un riche mobilier et sur la poitrine d'une femme se trouvait un petit panier de paille tressée retourné sur un coffret de bois (Mari, cap. fab., 154 s.). Cette trouvaille a été étudiée à nouveau par Margueron (MARI 3, 271-275). D'autres tombes séleucides ont été trouvées par Parrot (Syria 39, 174; 41, 17) et par Beyer (MARI 2, 42 s.): elles sont généralement pauvres.

Des tombes monumentales ont été trouvées à M. Les plus belles et les plus complètes ont été dégagées sous le sol du palais des *šakkanakku* lors des dernières campagnes. La première se trouvait sous le sol de la salle I (Margueron, MARI 2, 13; 3, 197-215). Elle se compose de deux chambres; la première, de plan carré, est bâtie en briques cuites avec voûte en encorbellement et piliers contre les murs intérieurs. Au milieu est creusée une fosse (0,45 m de large, 1,10 m de long). Cette première chambre communique par un passage triangulaire avec une seconde chambre, rectangulaire, qui servait probablement d'antichambre. Le mur mi-toyen est en briques cuites, les trois autres

en moellons et dalles de gypse. On trouve des piliers dans les murs et la voûte est en encorbellement. L'ensemble était noyé dans une masse de terre homogène et rapportée. La hauteur était de 4 m. En 1985, sous la partie effondrée au centre de la salle du trône (XVI), a été retrouvée, à 2 m sous le sol, une tombe royale monumentale, rectangulaire comportant trois petites chambres couvertes en encorbellement, tandis qu'un dromos est couvert de grandes dalles en gypse.

Dès la première campagne, parmi d'autres tombes, Parrot a trouvé deux tombes de l'époque dynastique archaïque, accolées et voûtées de dalles de gypse (Syria 16, 9 et Pl. II, 4). Dans les couches profondes du temple d'Istar, sous la cour du niveau c, se trouvait une troisième tombe monumentale, isolée, également construite en belles dalles de gypse et voûtée en encorbellement (Syria 19, 4 et Pl. II; MAM I, 105 s.). Bien que violée comme les deux autres, la tombe isolée renfermait encore un riche mobilier de bronzes, céramiques (dont deux jarres «scarlet ware» cf. 9.2.1), bijoux (pectoraux d'or).

De ces tombes monumentales on peut rapprocher les tombes construites en briques cuites, trouvées à plusieurs exemplaires, généralement en très mauvais état et pillées. Toutes n'ont pas été publiées. Une tombe rectangulaire était à moitié détruite (Syria 32, 190). Dans l'état où se trouvent ces tombes, il est impossible de dire si elles étaient ou non voûtées. Toutes, selon Margueron, appartiennent, sauf peut-être la dernière, à l'époque des *šakkanakku*.

Parrot, Mari, cap. fab., 147-151. - J. Mallet, Mari: une nouvelle coutume funéraire assyrienne, Syria 52 (1975) 23-36. - Margueron, MARI 2, 13; Une tombe monumentale à Mari, MARI 3, 197-215. - Beyer, MARI 2, 42-44, 56 s.

J. M. Aynard

§ 4. La statuaire.

La statuaire est concentrée sur les périodes principales de la construction architecturale, ce qui est normal, puisqu'elle a été recueillie dans les temples présargoniques et dans le palais du IIe mill. Il faut noter que c'est par une statue du IIIe mill., le roi *Lamgi-Mari, que la ville de Mari a été

identifiée en 1933, alors que c'était la statue «Cabane» du dieu émergeant de la montagne datant du début du IIe mill., qui avait attiré l'attention sur Tell Hariri.

§ 4.1. L'abondance des statues présargoniques vouées dans les temples d'Istar et de *NINNA-ZAZA, ainsi que dans le temple d'Istar, permet de bien connaître la ronde bosse à Mari au cours de la dernière partie du Dynastique Archaïque. A cette époque, la sculpture est tributaire de celle de Mésopotamie, avec cependant des particularités locales comme le crâne rasé des hommes accompagné de la barbe ou le polos des femmes. La pierre la plus employée est le gypse, mais il y a aussi l'albâtre (Ebiḥ-il), la brèche (le «bédouin», Iddi(n)-nārum). Le plus souvent les hommes sont debout et les femmes assises. Les hommes portent la jupe de kaunakès à cinq ou six volants plus ou moins stylisés et à pan de ceinture sur le côté gauche dans le dos, mais une jupe unie à frange laineuse dans le bas est aussi portée («Tagge»). Buste nu avec indication des mamelons, ils se présentent les mains l'une dans l'autre, qu'ils soient debout ou assis, alors que les femmes peuvent tenir un rameau. Les pieds nus sont massifs, surtout lorsqu'il n'y a pas de montant arrière entre le bas de la jupe et le socle. Les statues étaient souvent sculptées en plusieurs morceaux; tête, buste, bas du corps et socle pouvaient être raccordés par une mortaise ou un tenon dans le cou, la taille ou les pieds. Lorsque l'homme est rasé et imberbe, il ne se distingue pas de ses contemporains mésopotamiens, à la différence de ceux qui portent une barbe plus ou moins longue et ont le crâne rasé. Seuls trois personnages portent jusqu'à présent les cheveux longs: le roi *Lamgi-Mari, le «grand chanteur» Ur-Nanše et un anonyme du temple d'Istar (MAM I, 81, Pl. XXXIV), ces deux derniers étant imberbes. La barbe est soit stylisée en ménageant des successions d'intervalles ovales (Ebiḥ-il, statue offerte à Ikū(n)-Šamagan), soit en mèches ondulées (*Lamgi-Mari, le «bédouin»). Les yeux étaient le plus souvent incrustées, mais ils peuvent aussi être sculptés (*Lamgi-Mari, le «bédouin»). Seules les statues masculines - mais pas tou-

tes - sont inscrites, alors que les femmes restent anonymes.

Les femmes portent la robe de kaunakès dégageant l'épaule droite. Le décalage du costume masculin et féminin est bien illustré par le couple enlacé (La statuaire, 119 et Pl. 84): jupe de kaunakès pour l'époux, robe couvrant en oblique l'épaule et le bras gauche de l'épouse. Mais les deux épaules peuvent également être couvertes d'une «chassable-manteau» (Parrot, MAM I 85-86 et Pl. XXXVI-XXXVIII; MAM III 106 s. et Pl. LVII). Comme en Mésopotamie, la robe peut aussi être unie et bordée d'une frange laineuse. La coiffure, variée comme dans les villes de la Djāla, connaît une mode typiquement syrienne, celle du polos évassé complété par un couvre-nuque volumineux et serré par un bandeau (La statuaire, 110-112). Pour toute parure, des anneaux aux oreilles. Des circonstances plus solennelles faisaient recouvrir la tête et le corps d'un voile de kaunakès ou uni bordé d'une frange (MAM III 96-99, Pl. L et LII).

Les seuls exemples de femme nue se trouvaient dans la jarre du «trésor» d'Ur (MAM IV 16-22), trouvée dans le remplissage du palais P2. Dans ce dépôt, à côté de nombreux objets, dont une perle au nom de Mesanne-pada, roi d'Ur, avaient été enfouies trois statuettes de femme nue, une en bronze et deux en ivoire. La figurine de bronze (11,3 cm), qui se présente les bras en avant, étonne autant par la finesse de sa taille et de ses jambes que par son visage pointu, ses yeux ronds incrustés, sa chevelure en argent d'où émergent deux petites cornes, maintenue par un cercle d'or servant de bandeau. Il s'agit probablement d'une œuvre syrienne (A. Moortgat/U. Moortgat-Correns, Iraq 36 [1974] 155 ss.). Par contre les deux figurines d'ivoire (8,4 et 3,7 cm) sont proches d'ivoires du temple G d'Istar à Assur. Les mains jointes, elles portaient le bandeau sur les cheveux et le chignon serré dans une résille, peints en noir (Spycket, La statuaire, 80 et 117).

§ 4.2. La statuaire de l'époque d'Akkad n'est pas mieux représentée à Mari que l'architecture. Après Parrot (Mari, cap. fab., 93 s.), nous lui avons attribué les bustes de

deux porteurs de chevreau (La statuaire, 161 s.). Celui qui a conservé sa tête porte la même coiffe à bandeau que le *šakkanakku* Išup-ilum et sa barbe carrée en deux rangs de mèches bouclées est aussi traitée de la même façon.

§ 4.3. Les souverains de Mari portant le titre de *šakkanakku* se sont succédé durant plusieurs siècles, de la IIIe dynastie d'Ur aux dynasties d'Isin et de Larsa, sans que leur succession soit assurée. Trois d'entre eux ont laissé leur statue, toutes trois en pierre noire, mais d'une facture différente. La plus ancienne est probablement celle d'Išup-ilum en basalte, haute d'1,62 m (Parrot, MAM II/3, Pl. I-III, 2-5. Alep). Son visage avec la bouche serrée et le sillon des joues dégage une impression de brutalité que l'on retrouvera dans la sculpture syrienne postérieure (Idrimi d'Alalah, dieux de Tell Halaf).

Le même drapé du châle qui barre horizontalement la poitrine, à la mode de Mari, est porté par deux personnages dont les statues en diorite ont été transportées et conservées dans le musée de Nabuchodonosor à Babylone (R. Koldewey/F. Wetzel, Die Königsburgen von Babylon II [WVDOG 55, 1932] Pl. 21-22. Istanbul). L'une a pu être complétée par une tête qui est à Berlin. De taille humaine (1,73 m avec le socle), elle représente le *šakkanakku* Puzur-Ištar, fils de Tūra-Dagān, dans la même attitude de prière des mains jointes qu'Išup-ilum, mais elle est de meilleure proportion et plus soigneusement sculptée. - De même style, mais plus petite (0,42 m) et plus raffinée encore est la statue décapitée d'Iddin-ilum en stéatite (Parrot, MAM II/3, 16-22, Pl. IX-XI. Louvre). La bordure horizontale du châle sous les pectoraux se retrouve sur la statue fragmentaire d'un étranger, Lasgan (Parrot, MAM II/3, 14-16, Pl. XII).

La tête casquée à mentonnière en albâtre est sculptée avec une grande finesse (MAM II/3, 11-14, Pl. VII-VIII) et par comparaison avec un soldat peint sur le mur de la salle 132 du palais, elle peut remonter au temps des *šakkanakku*.

§ 4.4. La déesse au vase jaillissant (MAM II/3, 5-11, Pl. IV-VI. Alep.) en calcaire blanc

est attribuable à la dynastie des Lim et vraisemblablement à Zimri-Lim, car la bordure des manches courtes en festons est un détail de vêtement que l'on voit sur les peintures de la cour 106 du palais et en particulier sur le costume du roi lors de l'investiture. Un peu plus petite que la statue d'Išup-ilum (1,42 m), elle est bien proportionnée malgré l'importance de son casque à un rang de cornes qui n'est pas sans rappeler le polos présargonique. Les orbites sont creusées pour l'incrustation, ce qui est rare à cette époque, mais le procédé a également été utilisé pour les avant-trains de lion en bronze du temple de Dagān (ci-dessus, § 7). La robe moulante n'est plus constituée d'un tissu drapé, mais elle paraît cousue et ne comporte aucun pan. Du kaunakès ancien, il ne reste que les cinq volants de la jupe (Fig. 7).

Un petit buste féminin mutilé, en stéatite, et des fragments de grandes statues en diorite représentaient la dernière production de Mari, jetée dans un puits au moment de la destruction de la ville (Parrot, MAM I 110-112, Pl. XLIV-XLV), mais il ne faut pas omettre la statue Cabane, qui est à l'origine de la découverte de Mari et qui représente un dieu sortant de la montagne, réduit à l'état de torse nu, les mains l'une dans l'autre, la barbe en mèches bouclées étalée sur la poitrine (Parrot, Mari, cap. fab., Pl. II, 2). Elle est dédiée par Iasmah-Adad (Thureau-Dangin, in Mélanges Dussaud I [1939] 157-159), installé par son père Šamši-Adad, roi d'Assur, et qui fut le prédécesseur de Zimri-Lim. C'est là tout l'intérêt de ce bloc pierre haut de plus d'1 m, en bien mauvais état.

§ 4.5. Les statues animales sont peu nombreuses, mais de bonne qualité. Période présargonique: L'aigle léontocéphale composite du «trésor» d'Ur (MAM IV 22-24) est un joyau qui aurait pu sortir des tombes royales d'Ur. Sa petite taille (12,8 cm) et les trois perforations dans les ailes en lapis lazuli et la queue d'or, incitent à y voir un pendentif. Le fait que le dos de l'animal ne soit pas décoré de stries comme la face montre que seul le devant était destiné à être vu, ce que souligne la tête de lion recouverte d'or, aux larges yeux incrustés de bitume (Fig. 8). -



Fig. 7. La déesse au vase jaillissant (MAM II/3, Pl. V).

Une tête à long cou peint de deux bandes noires horizontales, trouvée au temple d'Ištarat (MAM III 192 s.) peut être celle d'un chameau, l'un des rares témoignages en ce cas avant l'ère assyrienne. Les yeux sont sculptés et les oreilles, exécutées à part, ont disparu. - Quelques éléments épars, principalement de taureaux (MAM I 124-127; III 191-194), font regretter qu'ils ne soient pas plus complets.

Du IIe mill. datent les avant-trains de lion en bronze qui défendaient l'entrée du temple de Dagān (Syria 19, 25 s., Pl. X). Des feuilles de bronze étaient assemblées avec



Fig. 8. Aigle léontocéphale en lapis lazuli et or (MAM IV, Pl. X).

des clous de bronze et martelées sur une âme de bois; la gueule ouverte, surmontée d'un mufle en palmettes, et les yeux en calcaire blanc avec pupille de schiste gris-bleu donnent un aspect redoutable à l'animal (Alep et Louvre: ht. 38 cm), de même qu'à une petite tête en terre cuite d'un grand réalisme ramassée dans une cour du palais (MAM II/3, 58 s., Pl. XXVII. Louvre: ht. 10 cm).

Parrot, MAM I 67-112; II/3, 1-23; III 37-178; IV 15-24. - Spycket, La statuaire, chap. III-VI. - D. Beyer, in: catalogue Au pays de Baal et d'Astarté (1984) 75-81, 112-113, 123.

§ 5. La sculpture sur pierre.

Par rapport aux autres techniques, la sculpture sur pierre a été peu retrouvée: quelques fragments de plaques et de stèles et des vases sculptés.

§ 5.1. Le IIIe millénaire.

Deux petits fragments de plaques perforées présargoniques en gypse proviennent du quartier des prêtres du temple d'Ištar au niveau 4, le plus récent. Tous deux montrent l'homme assis en kaunakès, assisté d'un serviteur, dans la tradition mésopotamienne du banquet rituel (MAM I 123-124). Bien mé-



Fig. 9. Fragment de plaque sculptée présargonique (Syria 42, Pl. XIV, 2).

sopotamiens aussi sont les éléments en registres d'une autre plaque perforée dont J. Boese a proposé une reconstitution (Altmesopotamische Weihplatten [1971] 90-96, Pl. XXVI-XXVII), en partant de fragments épars dans le palais P2 (Fig. 9). On y voit le héros nu, barbu, à chevelure bouclée, tête de face, maîtrisant deux taureaux androcéphales, ainsi que l'aigle léontocéphale liant deux bouquetins (Syria 42, Pl. XIV, 2), tel qu'on le trouve sur une masse d'armes d'Enannatum (Parrot, Tello [1948] Fig. 21 f) ou sur le vase d'argent d'Entemena. Sur un autre fragment, le héros nu, imberbe, tête de profil, cheveux au vent, maîtrise deux cerfs (Syria 44, Pl. IV, 1). De même provenance sont des personnages tenant une hampe, dont il ne reste qu'un buste, un corps acéphale et un torse, ainsi qu'une scène militaire gravée sur une petite plaque, avec un archer et un fantassin casqués et imberbes (Syria 48, Pl. XIV; Mari,

cap. fab., 58 ss., Fig. 28-30). Une date du Dynastique Archaique III pour cet ensemble est renforcée par la comparaison entre une petite plaque avec un taureau passant dans la montagne sur fond de végétal à feuilles lancéolées (Syria 44, Pl. IV, 1) et des plaquettes en nacre gravée de quelques tombes royales présargoniques d'Ur (UE 2, Pl. 99-100, 103).

La sculpture sur vases de pierre a été appréciée à M., sans que la provenance de certaines réalisations puisse être précisée. C'est le temple d'Ištar qui a livré les plus beaux fragments: vases à panse galbée et fond plat, récipients à fond plat et paroi inclinée vers l'intérieur (MAM I 113-120; Pl. XLVI-LI). Le thème le plus courant est celui du serpent, tel qu'on le voit déjà en relief sur un gros bloc d'onyx incrusté, dans les entrelacs, de morceaux de schiste gris-bleu (MAM I 126 et Pl. LIII. Louvre). Le plus souvent, ils sont enlacés en tresse, comme sur un vase en stéatite du premier type, où deux tresses en relief dans le creux sont superposées sur le haut de la panse (MAM I, Pl. XLVIII); les corps sont ponctués d'alvéoles destinés à des incrustations, comme sur un fragment de vase du deuxième type où un fauve lutte contre un serpent (MAM I, Pl. XLIX; cf. aussi MAM III, Pl. LXXI), scène traitée de la même façon sur un vase en serpentine du temple d'Innana à Nippur, qui avait conservé ses incrustations (Amiet, L'art antique du Proche-Orient [1977] Fig. 304), et sur des fragments de l'île de Tārūt (G. Burkholder, ArtAs. 33 [1971] 314 ss. et Pl. VII). Les serpents enlacés figurent également au-dessus d'un aigle léontocéphale aux ailes déployées (MAM I, Pl. XLVII) et le motif de tresses orne deux fragments de support d'offrandes en schiste vert découverts près du temple de Ninḫursag (Syria 32, 210, Fig. 14) et dans le palais présargonique (Syria 48, Pl. XIV, 3). Tresse également à la base d'un vase en stéatite à paroi verticale, sur lequel un homme vêtu d'une jupe quadrillée, pose les genoux sur un serpent qui se retourne, au milieu d'arbustes et devant un tronc de palmier. Tresse encore à la base d'un vase à décor architectural (MAM I, Pl. XLVI). Ce thème de portes à linteau concave, plusieurs fois retrouvé à Mari (MAM I 113-115, Pl.

XLVI s.; MAM III 180, Pl. LXXI), vient de l'est, puisqu'il est connu à Tellō (Parrot, Tello, Fig. 21 j), mais surtout à Suse (Amiet, Elam, Fig. 149), à Tārūt (Burkholder, loc. cit., 308, Pl. IV, 8) et jusqu'à Tepe Jahja (C. C. Lamberg-Karlovsky, Exc. at Tepe Yahya, Iran [1970] Pl. 26 H) où l'atelier de taille de serpentine témoigne de la fabrication, sinon de la conception de ces vases, dont la date a été maintes fois discutée. La dernière phase du D.A., voire le début d'Akkad, semble maintenant vraisemblable (P. de Miroschedji, CahDAFI 3 [1973] 9-79, plus spécialement 15-26).

§ 5.2. Le IIe millénaire.

Du palais de Zimri-Lim est sorti un morceau de stèle en gypse, sculptée recto-verso; il s'agit du registre inférieur, très érodé de chaque côté: sur une face, scène mythologique avec déesse de face levant les bras en geste d'atlante et mise à mort d'un animal par un dieu agenouillé; de l'autre côté, partie inférieure de deux personnages passant à droite (MAM II/3, 27-30, Pl. XIV. Louvre).

Deux petites sculptures méritent d'être notées: une plaquette en gypse, gardant les traces d'un placage d'argent qui représente une déesse de profil, les mains levées (MAM II/3, 23-25, Pl. XV. Louvre), suivant un thème souvent illustré en terre cuite. Contrairement à Parrot qui y voyait une «déesse respirant le parfum d'une fleur», à cause d'un petit morceau de fritte incrusté entre la main gauche et le visage, on continuerait à y voir une Lama (Spycket, RA 54 [1960] 73 ss; Fig. 10). L'autre objet est un fragment de masse d'armes (Spycket, La statue de culte [1968] 21, Pl. III, 3), sculpté de trois divinités, dont une déesse au vase jaillissant et un dieu au buste de profil émergeant de la montagne comme la statue Cabane.

Parrot, MAM I 113-127; III 179-195; II/3, 27-30; Mari, cap. fab., 37-44, 56-60, 106-108, 135, 135.

§ 6. La peinture.

Les peintures murales du palais de Zimri-Lim, même si certaines d'entre elles remontent à ses prédécesseurs, forment un ensemble qui peut difficilement avoir résisté plu-



Fig. 10. Plaquette sculptée avec déesse Lama (MAM II/3, Pl. XV).

sieurs siècles et qui doit appartenir au début du IIe mill.

Pour le IIIe mill., on ne peut signaler qu'un panneau mural d'une chapelle du temple présargonique de Ninḫursag (Syria 21, 18-20, Fig. 14; 32, 1955, 209, Pl. XX), maladroitement peint de silhouettes humaines et animales en noir et ocre rouge.

Le palais du IIe mill. a fourni le plus grand ensemble connu de peintures murales, puisque 26 cours et chambres peintes ont été dénombrées (B. Pierre, MARI 3, 223). Les peintures sont soit posées directement sur un enduit de boue recouvrant les murs de briques crues, soit sur une couche de plâtre ou de chaux plus ou moins épaisse, toujours sèche. Le plus souvent le dessin est tracé en noir. Les couleurs les plus utilisées sont

l'ocre rouge et jaune, le bleu de cobalt, le noir et le blanc.

Il y avait des ornements purement décoratives, en particulier la tresse de différentes couleurs dans la cour 31 (MAM II/2, 1-3) et des bandes parallèles juxtaposées (id., 3-4; 15-19) ou des figures géométriques (id., 35), mais les scènes figuratives sont les plus nombreuses.

Les scènes cultuelles et mythologiques qui ornaient la chapelle 132, ouvrant sur la cour 131, remplissaient 4 ou 5 registres inégaux dont seulement deux ont pu être reconstitués, séparés par des bandes de lignes ondulées rouges ou de losanges rouges et blancs sur fond noir (MAM II/2, 70-82; Pl. E et XVI-XXI). La peinture exécutée directement sur l'enduit de boue n'utilise que l'ocre, le noir et le blanc. En haut, Ištar assise de profil à droite, des armes sortant de ses épaules, accueille une déesse qui lui présente une coupe sous un grand soleil aux rayons ondulés. Derrière Ištar, une déesse Lama. Sur la partie droite, une déesse fait face à un personnage dont il ne reste que le bas de la robe, puis dans la direction opposée, deux hommes s'avancent vers un troisième, tous trois privés du haut du corps. Deux animaux mythologiques ailés encadrent les scènes, mais en leur tournant le dos, celui de droite étant un taureau androcéphale. Au registre inférieur, la scène se passe en partie sur la montagne, faite d'imbrications ocre et blanches cernées de noir; un grand taureau passe à gauche, tournant le dos à un dieu assis vers la droite, portant un croissant de lune sur sa coiffe basse; il accueille de la main gauche un roi coiffé d'une tiare ovoïde blanche qui fait une libation, également de la main gauche. U. Seidl a expliqué les gestes de la main gauche par le fait que Parrot aurait restitué le revers de la peinture tombée face contre terre, alors qu'en réalité elle devrait être inversée (PKG 14 [1975] 304, n° 188a); il faut toutefois remarquer qu'en glyptique, les gestes de gauche existent lorsque les personnages sont à gauche d'une scène (cf. MAM II/3, Pl. XXXIX, 784; Porada, CANES n° 198, 210, 226, etc.). Derrière le roi, une déesse Lama est suivie d'un homme en pagne blanc, coiffé d'un bonnet rond à bandeau, armé d'une masse d'armes sur l'épaule gauche et

tenant à droite par le col un vase globuleux. Derrière lui, un vase d'où jaillissent des flots. Les déesses et le roi portent la robe de kaunakès. Dans un cadre à droite se trouve un curieux personnage de face, bras étendus, noir cerné de rouge sur fond ocre jaune limité par un fond noir ponctué de blanc. Des fragments d'autres registres montrent des hommes défilant, de plus petit format et un guerrier coiffé d'un casque à mentonnière blanc, analogue à celui que porte la tête de statue en marbre (§ 4.3).

Les peintures de la cour 106 sont également en registres de dimensions différentes, au-dessus d'une plinthe de 50 cm en plâtre peint en bleu et d'un bandeau situé à environ 2 m du sol, bleu entre deux bandes rouges (MAM II/2, 16-52, Pl. IV-VII). Les panneaux étaient donc placés très haut et ils sont peints sur enduit de plâtre, alors que «l'investiture de Zimri-Lim» est le seul panneau à hauteur des yeux et qu'il était peint directement sur le mur comme dans la chapelle 132. Des fragments épars ont pu être reconstitués, montrant les préparatifs d'un sacrifice de taureau et peut-être l'exécution d'ennemis. Tous les personnages portent des vêtements bordés de festons. Le motif de bouquets dressés de part et d'autre d'un arbuste sur la montagne (id., 28) est également illustré à Mari sur des moules en terre cuite (§ 9.4). Grâce aux dernières découvertes, on sait maintenant que les peintures étaient protégées par un portique à hautes colonnes devant le mur sud et partiellement devant les murs est et ouest (§ 3.2), ce qui est important pour la localisation des scènes. A cet égard, les études de D. Parayre (MARI 1, 31-78) et B. Pierre (MARI 3, 223-254) sont d'un grand intérêt.

Le panneau de l'Investiture est le seul qui ait été retrouvé in situ dans la cour 106, sur le mur sud, à droite du passage vers la salle d'audience 64. Publié dès 1937, un an après sa découverte (Syria 18, 335-346) et étudié en détail par M. Th. Barrelet (Studia Mariana [1950] 9-35), il a été souvent scruté par des archéologues et décrit dans l'article Malerei (RIA VII 287-300). Scène traditionnelle du culte babylonien qui consiste à magnifier la royauté de droit divin, le roi Zimri-Lim reçoit des mains d'Ištar guerrière, de-

bout, un pied sur un lion couché, les insignes du pouvoir, cercle et baguette, tel son contemporain Hammurabi qui les recevait de Šamaš sur la stèle du Code. Les déesses au vase jaillissant et les déesses Lama sont également traditionnelles, tandis que les animaux mythologiques et les arbres dressés autour du cadre central sont plus originaux. Bien que l'ocre rouge, orange, le blanc et le noir soient les tons dominants, du brun, du jaune, du rose, du bleu et du vert ont été utilisés et les figures sont tracées à la pointe.

Dans le quartier de la cour 106, il faut signaler l'étonnante décoration en faux marbre du podium de la salle 64 (MAM II/2, 66-69, Pl. XV). Sur le dessus, autour d'un rectangle de 1,60 x 0,90 m ocre rouge clair, huit panneaux imitaient les veines du marbre en ocre rouge, ocre jaune, bleu-vert, entourés d'une bordure de spirales à enroulement sans fin, analogue à celle qui encadrait en noir sur fond ocre rouge le panneau de l'Investiture. Ici elle était blanche ou ocre jaune sur fond ocre rouge sombre. Ce décor en trompe-l'oeil était également utilisé en plinthe dans la cour 31 (MAM II/1, 165 s.).

Le décor peint de la salle 220 (MAM II/2, 83-106, Pl. D; Syria 44 [1967] 35, Pl. I, 4) avait intrigué Parrot en ce qu'il était différent de celui des autres parties du palais. Le peu qui en subsistait était d'un grand intérêt et faisait appel à la gamme restreinte de couleurs: ocre rouge, bleu de cobalt, blanc et noir. Il y avait en particulier des étoiles blanches à six branches cernées de noir sur fond bleu et surtout des hommes en robe festonnée comme dans la cour 106, dont certains de type négroïde. Le plus surprenant était la présence de ces débris dans une pièce qui avait servi d'entrepôt de jarres dans ce quartier de magasins (MAM II, 1, 294). J. Margueron a montré que les fragments de peinture ne pouvaient appartenir à la chambre 220 «en raison de leur position stratigraphique dans les éboulements» (Recherches sur les palais, 338) et décoraient en réalité une chambre du 1er étage (id., 523) dont l'effondrement explique également les poutres calcinées et les nombreux morceaux de nattes trouvés sur le sol de 220.

Lorsque Parrot publia en 1958 les peintures du palais, il signala deux courants, le

hiératisme et le naturalisme (MAM II/2, VIII), mais il n'envisageait pas d'époques différentes et en 1974 il écrivait: «tout remonte aux XIXe-XVIII siècles av. J.-C.» (Mari, cap. fab., 122). En 1964, puis en 1967, Moortgat fut le premier à proposer une chronologie des scènes, allant de la IIIe dynastie d'Ur pour la pièce 132, à cause des analogies avec la stèle d'Ur-Nammu (Die Kunst, 77-79), jusqu'à Zimri-Lim, dont l'Investiture n'est contestée par personne. Il a attribué les autres scènes de la cour 106 à Jasmaḥ-Adad ainsi que les peintures du secteur n.-o. réservé aux dames de la cour (34, 46) (id. 87-89). Y. Tomabechi (Sumer 36 [1980] 141 s.) a pensé que la peinture en 132 était due à un prédécesseur de Zimri-Lim, soit son père Jaḥdun-Lim, soit plutôt Jasmaḥ-Adad, ce qui paraît raisonnable.

A. Parrot, Les peintures du palais de Mari, Syria (1937) 325-354; MAM II/2: Le palais. Peintures murales (1958); Sumer (1960) 275-283. - M. Th. Barrelet, Une peinture de la cour 106 du palais de Mari, Studia Mariana (1950) 9-35. - A. Moortgat, Die Wandgemälde im Palast zu Mari und ihre historische Einordnung, Baghm 3 (1964) 68-74; Die Kunst des Alten Mesopotamien (1967) 74-79, 87-89. - U. Seidl, PKG 14 (1975) 303-305. - Y. Tomabechi, Wall paintings and related color Schemes of the Old Babylonian Mari Architecture, Sumer 36 (1980) 139-150. - D. Parayre, Les peintures non en place de la cour 106 du palais de Mari, MARI 1 (1982) 31-78. - B. Pierre, Décor peint à Mari et au Proche-Orient, MARI 3 (1984) 223-254. - A. Spycket, Malerei, RIA VII 287-300.

A. Spycket

§ 7. Le métal.

Mari a livré de nombreux objets en bronze ou en cuivre, outre les très belles pièces de bronze, tels les lions gardiens du temple de Dagān (§ 4.5) ou l'élégante statuette de femme trouvée dans le «trésor» d'Ur (§ 4.1).

Les dépôts de fondation du temple d'Ištar sont constitués par un énorme clou de cuivre fiché dans un anneau plat de même métal, semi-circulaire et muni d'une tige. Ces objets d'un poids considérable - jusqu'à sept kilos - se retrouvent, de différentes tailles, au «massif rouge» et au palais présargonique. Sous la IIIe dynastie d'Ur, les dépôts de fondation sont constitués par un clou enfoncé dans une plaque de bronze. C'est le cas dans le temple de Ninḫursag (Syria 21,

6 s., Pl. II). Des dépôts de fondation existaient aussi sous forme de grandes jarres de bronze dans le palais présargonique (Syria 48, 257 s.).

Des lots d'objets de bronze ont été trouvés en divers points du site. Au temple d'Ištar (MAM I 180), les tombes contenaient des clous, des épingles, des poinçons, des têtes de lances, une petite lance votive, des poignards, de grands glaives, des herminettes, des haches plates, burins, racloirs, couteaux ainsi que des parures telles que bracelets, bagues, anneaux, plaque de ceinture, couvre-seins. La plus belle trouvaille de bronzes provient de la «maison rouge» où, au cours de la 10e campagne (Syria 32, 195, Pl. XVI-XVII), parmi des objets variés (gobelets, jattes, plateaux, coupes, serpettes, hameçons, houes, hachettes) se trouvait un lot de vases inscrits: une jatte ovale et une petite coupe au nom de deux filles de Narām-Sin, ainsi qu'un gobelet au nom de Dabala, scribe. Le palais de Zimri-Lim renfermait des armes, dont une hache fenestrée, des outils et des bijoux de bronze (MAM II/3, 84-95) ainsi qu'un gond de porte et des revêtements de bronze pour portes ou poutres (Syria 17, 27). Les tombes assyriennes ont également livré de nombreux bijoux de bronze.

De rares objets en fer consistaient en clous dans le temple d'Ištar, hameçon, chaînette, bracelets, bagues, dans les tombes assyriennes.

Si l'on en croit les textes énumérant les quantités de métaux précieux livrés aux artisans, bijoux et orfèvres, travaillant au palais de Zimri-Lim (J. M. Durand, MARI 2, 123-139; H. Limet, MARI 4, 509-521), ces métaux ne manquaient pas à M., mais on en a retrouvé relativement peu, car ils proviennent en majorité de tombes qui ont souvent été pillées dès l'antiquité. Il restait des fragments arrachés aux placages et revêtements d'or et d'argent qui ornaient des objets ou des statues. Il faut noter, dans certains dépôts de fondation, la présence d'une petite feuille de peuplier en or, témoignage de la valeur accordée à ce métal.

Parmi les bijoux qui sont parvenus plus ou moins intacts, on peut retenir ceux provenant de tombes présargoniques: boucles

d'oreilles et bagues en or (tombes sous les maisons du quartier à l'est du temple d'Ištar, Syria 17, 13); pectoraux circulaires en or avec excroissances au repoussé, demi-frontal en or avec rosaces au repoussé, débris de pectoral d'argent, perles et anneaux d'or (dans la tombe monumentale, Syria 19, 6, Pl. II, 3). Le «trésor» d'Ur renfermait des bijoux (pendentif en or, lapis lazuli et argent, bracelets d'argent et de cuivre, épingles d'argent, d'or et d'argent, trois étoiles d'argent, MAM IV 24-29).

De l'époque «des *šakkanakku*» (couche entre le palais P₂ et le palais de Zimri-Lim) proviennent un anneau de nez en or massif orné de losanges filigranés et un élément de ceinture (?) en or au décor filigrané (Syria 44, 23). Une tombe en jarre du chantier septentrional, B, a donné, en 1980, outre un cylindre au nom d'un fils d'Iddin-ilum, deux épingles en argent avec anneaux d'or et de bronze, des boucles d'oreille ou de nez en argent, ainsi que deux coupes en bronze (Margueron, MARI 2, 16, Pl. V). Le palais de Zimri-Lim a livré des débris d'or et deux bracelets d'or (MAM II/3, 97).

Les tombes assyriennes dégagées lors de la troisième campagne ont livré de beaux bijoux (Syria 18, 82-84, Pl. XV): parure en tortillons d'or avec coulants de lapis lazuli, de pâte bleue et de cornaline (tombe 125); 12 disques d'or et une rosace en or à pétales cernés d'un fil d'or (tombe 135); 5 boucles d'oreilles en or et parures de pierres diverses parfois serties d'or (tombe 236).

Parrot, MAM I 180-186; II/3, 84-95; III 268-270.
- H. Limet, Textes administratifs relatifs aux métaux (= ARM XXV, 1986).

J. M. Aynard

§ 8. La glyptique.

Si l'on considère la richesse de M. dans les domaines de l'architecture et de la sculpture, l'apport de la glyptique n'est pas numériquement très considérable, mais elle présente un intérêt certain et d'une grande originalité. Généralement de facture locale, son iconographie est sous la double influence de la Mésopotamie du sud et de la Syrie. À côté de très beaux cylindres-sceaux, de très nombreuses empreintes ont été déroulées sur des

tablettes, des bouchons de jarres et des fermetures de portes.

Les cylindres d'époque archaïque proviennent en majorité du temple d'Ištar. Certains plus anciens, au décor géométrique (brocade style), ont dû remonter de couches plus profondes. Les cylindres du D. A. I et II représentent en majorité des scènes de combats entre hommes et animaux dressés. Certains, de belle facture (dont trois inscrits), peuvent être des pièces importées (MAM I 189-191, Pl. LXV). D'autres, plus médiocres, doivent être œuvres locales. Il faut noter un très curieux cylindre en os (D. A. II) au décor intéressant (MAM I 187 s. Pl. LXV: 329): à côté d'animaux cabrés et croisés, un grand masque d'homme, à cornes et oreilles de bovidé, surmonté d'une tête de lion de face; en bas, une frise de têtes de lions. Il s'agit d'une œuvre locale, le masque isolé indiquant une influence syrienne (Fig. 11). Du D. A. III provient une série de cylindres, dans l'ensemble pauvrement gravés. Le décor présente, en plus médiocre, des thèmes d'inspiration mésopotamienne: combats d'animaux, scènes de banquets, dieu bateau, et aussi scènes d'élevage. Le «trésor d'Ur» a livré quatorze cylindres de styles Fara, Ière dynastie d'Ur, tombes royales d'Ur (MAM IV 33-42, Pl. XVIII-XX).

De l'époque d'Akkad, on peut retenir deux beaux cylindres. Sur l'un, le combat de deux héros mythiques contre un lion et un taureau. L'autre figure le dieu Anu assis sur une montagne d'où jaillissent deux fleuves crachés par des têtes de monstres. De ces flots naissent deux déesses entourées de feuillages. Derrière l'une d'elles, un dieu guerrier enfonce sa lance dans le sol, ce qui dénote une influence syrienne, d'après P. Amiet (Les dossiers, Mari, 67 et fig. p. 66).

Les cylindres-sceaux de l'époque «des *šakkanakku*» s'apparentent à ceux de l'époque néo-sumérienne. Au cours des 23e et 24e campagnes, Margueron a trouvé dans la couche 3 du palais des *šakkanakku* un lot important d'empreintes provenant de scelllements de portes (Beyer, MARI 4, 175-189). Bien que fragmentaires, elles ont permis de reconstituer l'iconographie des cylindres de cette époque. Les scènes figurées, parfois incomplètes en raison de l'état fragmentaire



Fig. 11. Cylindre en os présargonique (MAM I, Pl. LXV).

de l'objet, sont des scènes de présentation à un dieu assis d'un fidèle introduit par une déesse, des scènes de libation devant un dieu assis par un fidèle suivi d'une déesse Lama, des scènes d'hommage d'un fidèle, mains levées devant une divinité, une scène érotique (?). Parfois dans le champ, des symboles astraux. Plusieurs inscriptions ont été conservées, au nom de serviteurs de Puzur-Ištar et de son successeur Hitlal-Era.

D'une tombe du chantier septentrional, B, provient un cylindre figurant une déesse Lama face à un homme qui peut être le personnage à la masse d'armes (Margueron, MARI 2, 16. - Beyer, MARI 4, 183). Une inscription mentionne Iddin-ilum, *šakkanakku* de Mari. Un autre cylindre-sceau au nom d'Iddin-Dagan, serviteur d'Iddin-ilum, d'un très beau style, figure une déesse assise, vêtue du kaunakès avec une sorte de camail qui lui couvre les deux épaules; elle reçoit l'hommage d'un fidèle, une main levée dans le geste de la prière, l'autre appuyée sur une canne, ce qui est une position exceptionnelle; derrière lui, une déesse Lama (Beyer, MARI 4, 187 s.).

La première dynastie babylonienne a livré de nombreux sceaux, généralement sous forme d'empreintes, provenant en majorité du palais de Zimri-Lim (Barrelet/Parrot, MAM II/3, 162-247). Plusieurs fragments d'une même empreinte ont permis de reconstituer le sceau qui a servi à les imprimer. C'est ainsi que Beyer a, d'après trois empreintes sur tablettes, retrouvé le sceau de Kabi-Adad, fils d'Asqudum, fonctionnaire

de Zimri-Lim (MARI 3, 255 s.): à côté d'un schéma mésopotamien (déesse Lama face au dieu à la masse d'armes), le goût syrien s'observe dans la composition à deux registres qui se trouve de part et d'autre de la scène principale; les registres sont séparés par une tresse et dans chacun des registres se trouvent deux personnages affrontés: déesse Lama, sphinx, adorants portant un récipient à anse, personnages aux bras formés par une aile.

D'autres empreintes ont permis de reconstituer un sceau représentant un dieu guerrier foulant du pied un ennemi à terre; derrière une déesse lama, on voit une déesse syrienne dont la robe écartée laisse voir le sexe (Amiet, Syria 37, 230). Par la suite, le cylindre correspondant à ces empreintes a été acquis dans le commerce et il est conservé au musée du Louvre (Parrot, Syria 43, 333). Sur un autre cylindre, c'est le roi qui est figuré foulant ses ennemis. Reconstitué également d'après des empreintes, le sceau d'Iluna-Kiriš, serviteur de Zimri-Lim, représente le dieu des eaux sur un bateau formé de flots; des flots d'eau jaillissent de vases tenus par de petites déesses, par un héros nu dressé devant le dieu et par une grande déesse debout derrière lui (Amiet, MARI 4, 484). Dans l'ensemble, la production de cette époque reflète la tradition et le style qui caractérisent la glyptique de la Ière dynastie babylonienne, tout en gardant une originalité propre à M. et en intégrant des éléments d'origine syrienne.

Les tombes médio-assyriennes n'ont pas livré de cylindres, mais on y a trouvé des bagues-cachets de coquillage dont le chaton gravé, en général de motifs géométriques, a pu être utilisé comme sceau. Sur deux d'entre elles figure une scène: taureaux affrontés et maître des animaux (Beyer, MARI 1, 170). Dans une tombe néo-assyrienne de femme, à côté d'un très petit cylindre d'ambre, se trouvaient cinq cylindres portant les thèmes habituels de la glyptique du Ier mill. (Parrot, Syria 41, 18, Pl. V, 2).

Parrot, MAM I 187-199. - M. Th. Barrelet/A. Parrot, MAM II/3, 146-250. - G. Dossin, Légendes des empreintes, MAM II/3, 251-257. - P. Amiet, Notes sur le répertoire iconographique de Mari à l'époque du palais, Syria 37 (1960) 215-232; La glyptique de Mari à l'époque du palais. Note addi-

tionnelle, Syria 38 (1961) 1-6; La glyptique de Mari. Etat de la question, MARI 4, 475-485. - D. Beyer, Du Moyen-Euphrate au Luristan: bagues-cachets de la fin du IIe millénaire, MARI 1, 169-189; Nouveaux documents iconographiques de l'époque des shakkanaku de Mari, MARI 4, 173-189.

J. M. Aynard

§ 9. La terre cuite.

La terre cuite englobe les figurines: 9.1, la vaisselle: 9.2, les maquettes architecturales: 9.3, les moules: 9.4.

§ 9.1. Les figurines.

Cette manifestation artisanale essentiellement populaire aurait dû subir l'influence mésopotamienne pour les époques où elles étaient utilisées, c'est-à-dire depuis Akkad. Or si la production est plus nettement marquée par l'influence syrienne au IIIe mill. et babylonienne au IIe mill., c'est le plus souvent une originalité locale qui s'est affirmée.

§ 9.1.1. Les figurines modelées.

Elles sont probablement les plus anciennes, mais elles datent vraisemblablement de la fin du IIIe mill. Elles forment plusieurs types retrouvés autour des temples d'Ištar, d'*Ištarat et de *NINNI-ZAZA, mais aussi dans le palais du IIe mill.

- Femmes et hommes nus ont le nez pincé et les yeux en grain de café pastillés. Les femmes ont les hanches minces, le bas des jambes reposant sur un petit socle évasé, les bras arrondis et les mains à plat sur l'estomac; la tête est encadrée d'appendices perforés de trois trous superposés, avec parfois un chignon en éventail; un collier est incisé sur une bande ajoutée ou directement sur le cou; deux fossettes sont évidées au bas du dos. Le seul exemplaire féminin complet a été trouvé dans le secteur du «massif rouge» (MAM I 200, Pl. LXVIII: 50), mais des fragments se trouvaient dans les habitations voisines du temple d'Ištar (MAM I 201 s., Pl. LXVIII: 977, 440, 133, 433, 372, 1070), dans la cour du temple de *NINNI-ZAZA ou dans les maisons recouvrant le temple d'Ištarat (MAM III, 281 s., Pl. LXXVIII: 2766, 2208, 2566), dans le palais du IIe mill. (MAM II/3, 62 s., Fig. 52: 1560, 1515). Les hommes ne sont connus que par des bustes à barbe striée ajoutée (MAM I 203, Pl. LXVIII: 375, 574; MAM III 283, Fig. 300: 2212 2263) ou la moitié inférieure du corps (L. Badre, Les figurines anthropomorphes, 274 s., 38-41, Pl. XXVIII). Les yeux en grain de café de ces figurines sont particuliers à Mari, cependant quelques exemples épars en ont été trouvés, à Harran (Badre, Pl. XXXV, 4), Meskene (Id., Pl. XXXVI, 8), Selenkahiye (Id., Pl. XXXIX, 1, 2, 6, XLIII, 74, 77, 79, 84).

- L'usage le plus courant en Syrie était l'oeil circulaire pastillé à trou central; il existe également à Mari sur des exemplaires à corps cylindrique ou aplati, sans jambes, reposant sur une base évasée (MAM I 2022, Pl. LXVIII: 399, 283), les bras relevés sur la poitrine (MAM II/3, 62 s., Fig. 52: 746, Pl. XXVIII: 725. - Badre, loc. cit., 268, Pl. XXVI, 9).

- Le chantier septentrional B a livré en 1979 un vase à haut col et panse carénée qui porte, en guise d'anse, une figurine de femme assise, les mains réunies sous les seins, épousant le galbe de récipient entre le bord et la partie du plus grand diamètre (Margueron, MARI 1, 28 s., Pl. 3, 3-4). La stratification n'est pas précisée, mais un vase de forme analogue, dont le col est gravé d'un aigle aux ailes éployées et d'un homme levant les bras, se trouvait dans une tombe de «l'époque du Palais» (Parrot, Annales Archéol. de Syrie 15, 27, Fig. 1-2). Un vase ancien babylonien comparable provient de Tall al-Dibā'i (S. Ayoub, die Keramik in Mesopotamien und in den Nachbargebieten [1982] 62 et 134, n° 13).

§ 9.1.2. Les figurines moulées.

Les plaquettes portant en relief un personnage moulé au moyen d'un moule univalve correspondent à la production mésopotamienne des premiers siècles du IIe millénaire, mais là encore l'originalité est flagrante.

- Dieu barbu de face portant une tiare ovoïde à trois rangs de cônes. Aucun exemple complet n'existe, mais ce type du dieu ramenant les mains sur la poitrine, vêtu d'une longue robe gravée en zig-zag jusqu'à une bordure en frange verticale au niveau des chevilles, a été retrouvé à plusieurs exemplaires dans des pièces du palais de Zimri-Lim (MAM II/3, 64-66, Pl. XXVIII: 992, 1074, 1411, 1509, 1510).

- Personnage imberbe de face, coiffé d'un polos uni ou ouvrage, vêtu d'une robe dégageant l'épaule droite. Le bras droit descend le long du corps, tenant horizontalement un manche de hache dont la lame droite tombe à angle droit, la main gauche tient parfois sur la poitrine un manche surmonté d'un oiseau (MAM II/3, 66-68, Pl. XXVIII). Une dizaine d'exemplaires proviennent du palais, mais aussi des environs du temple d'Ištarat (MAM III 284 s., Pl. LXVIII).

- Musiciens nus, hommes ou femmes, tenant un luth (MAM II/3, Pl. XXIX: 755, 1022. Badre, 276, 43, Pl. XXVIII) ou un tambourin (MAM II/3, Pl. XXIX: 761, 990. Badre, 279 s., 56-60, Pl. XXIX).

- Personnages passant (MAM II/3, Pl. XXIX: 768, 968, 1073; MAM III, Pl. LXVIII: 2731).

- Sept exemplaires de deux hommes en jupe de kaunakés, de part et d'autre d'une hampe torsadée surmontée d'un croissant lunaire, qu'ils tiennent à deux mains (MAM II/3, Pl. XXIX-XXX).

- Un relief moulé sur une sorte de pupitre stabilisé par un pied en avant, sculpté d'imbrications: une déesse armée, de face, debout sur un lion de profil, couché, est flanquée de deux hommes au polos, semblables à ceux du deuxième type, en pleine face; seule la déesse a les pieds de profil (M. Pic/I. Weygand,

MARI 2, 201-209). Trouvé au chantier A, il a permis d'identifier un fragment trouvé antérieurement.

Parmi les figurines animales, modelées pour la plupart, quadrupèdes et oiseaux, se détache un lion passant, la queue remontant le long de la croupe (MAM II/3, 76, Pl. XXXI).

Parrot, MAM I 201-207; MAM II/3, 58-79; III 281-287. - Barrelet, Figurines et reliefs en terre cuite de la Mésopotamie antique (1968) 352-368. - L. Badre, Les figurines anthropomorphes en terre cuite à l'âge du Bronze en Syrie (1980) 266-283. - M. Pic/I. Weygand, Une terre cuite provenant de Mari figurant la déesse Ištar, MARI 2, 201-209.

§ 9.2. La céramique.

9.2.1. La vaisselle.

Le classement de la céramique du IIIe mill. à M. est facilité par les deux études de M. Lebeau dans MARI 4.

En 1953, dans une fouille profonde sous le temple de Šamaš, Parrot signalait la découverte entre 7 et 7,90 m, niveau du sol vierge, de deux vases gris à décor incisé de type Ninive V (Syria 31, 165 s., Fig. 7; Mari, cap. fab., 27, Fig. 3). Cette céramique, caractéristique du D. A. I a été repérée dans le sondage stratigraphique du chantier B, au bord nord du tell, dans les couches 10 et 12, appartenant à la première phase du D. A. (Lebeau, MARI 4, 94 et 126). Du niveau 9 provient un tesson «scarlet ware» dont une tombe construite en dalles de pierre contenait deux vases parmi un certain nombre d'autres récipients qui semblent bien du D. A. I (Syria 19, 4-6, Pl. II, 4). Les jarres à petit bec oblique du D. A. III (MAM I 210 s., Pl. LXX; MAM III 289, Fig. 305) ont été trouvées dans les couches 4-5 du chantier B (Lebeau, MARI 4, Pl. IX-XI), et les coupes à pied (MAM I 213-217), en B 4 et 6.

Pour les périodes du D. A. et d'Akkad, Lebeau a indiqué les rapprochements évidents avec la céramique de la Djāla, du Ḥamrīn, de Kiš et d'Abu Šalābiḥ et aussi, ce qui est normal, de la vallée du Moyen Euphrate et jusqu'à Ḥamā, mais il faut souligner que les fouilles en Sumer n'ont pas, dans le passé, tenu suffisamment compte le plus souvent de la céramique courante, privant ainsi les

archéologues de points de comparaison avec le sud de la Mésopotamie.

Pour le IIe mill., le palais a donné une grande quantité de grandes jarres avec ou sans anses et parfois bec verseur, des bouteilles et des flacons, des plats et des coupes ainsi que des supports (MAM II/3, 119-130). Les petits flacons peints de lignes noires verticales et obliques du type «Isin Keramik» (MAM II/3, 131, Pl. XXXV) ont été retrouvés non seulement à Isin, mais dans toute la Babylonie de la fin du IIIe et du début du IIe mill. (Ayoub, Die Keramik in Mesopotamien und in den Nachbargebieten, 36 et 95; Nippur, Tall H̄armal, Tall al-D̄er). La peinture noire du col et de la base de ces flacons est aussi appliquée sur deux grandes jarres peintes d'une roue à 8 rayons (MAM II/3, 132s.). Le type peint dit du «H̄ābūr» est également illustré (Id., 133s.).

Parrot, MAM I 208-232; MAM II/3, 114-145; MAM III 288-306. - M. Lebeau, Rapport prélim. sur la séquence céramique du chantier B de Mari (IIIe mill.), MARI 4, 93-127; Rapport prélim. sur la céramique du Bronze Ancien IVa découverte au «Palais présargonique 1» de Mari, MARI 4, 127-136.

§ 9.2.2. Les «barcasses».

Parrot a désigné de ce nom des récipients cultuels, le plus souvent ovales, enfoncés au pied de quelques murs des cellae des divers niveaux du temple d'Ištar (MAM I 58-65), d'Ištarat et de *NINNI-ZAZA (MAM III 20ss., 26ss.), de Šamaš (Syria 32, 206s.) et de Ninḫursag (Id., 209), donc du IIIe mill., ainsi que des récipients ovales, recueillis dans le palais de Zimri-Lim.

Les barcasses du temple d'Ištar sont en majorité à fond arrondi mesurant entre 25 et 35 cm de long. Certaines d'entre elles étaient en bronze.

Les barcasses du palais sont à fond plat et parois verticales. Elles mesurent en moyenne 39×22 cm et 6,5 cm de haut (MAM II/1, 188-191; II/3, 141). Les pièces 24 et 25 où elles ont été recueillies, dans la partie est du palais, ont été interprétées par Parrot comme des écoles et il voyait dans ces récipients des écritoirs destinés à l'argile des tablettes pour les apprentis-scribes (Mari, cap. fab., 127s.). Au terme d'une analyse minutieuse, Margueron (Recherches sur les pa-

lais, 345-349) a réfuté cette identification et déduit des petits coquillages trouvés dans la plupart des barcasses qu'ils servaient à comptabiliser les entrées et les sorties de denrées stockées sur les banquettes des pièces.

§ 9.3. Les maquettes architecturales.

Les deux maquettes, A et B, de maison ronde retrouvées par Parrot dans une rue menant du temple de *NINNI-ZAZA à une zone d'habitations et dans cette même zone (MAM III 293-306) étaient en terre mal cuite, recouverte pour A d'une mince couche de chaux. La maison A (Pl. LXXX-LXXXII) mesurait 53 cm de diamètre sur 26 cm de haut et comportait une pièce carrée au centre aux murs plus hauts que le mur circulaire délimitant quatre pièces rectangulaires et quatre petites pièces triangulaires. Il n'y avait qu'une seule entrée à montants et linteau dans l'enceinte ronde, alors que la chambre centrale avait quatre portes légèrement cintrées. A 3 cm du haut des murs, dans les quatre coins, une petite traverse peut avoir servi de supports pour un couvercle non retrouvé qui priverait la pièce de toute lumière alors qu'on y aurait plutôt vu une cour assurant le jour aux pièces environnantes. Aucun édifice rond n'a jusqu'à présent été découvert à M. L'exemplaire A avait été protégé par des murets de briques crues qui la maintenaient en place sous le niveau - présargonique - le plus ancien de la rue. Il avait été rempli de petits récipients qui bloquaient aussi l'entrée, une trentaine en tout, dont certains pourraient être du début de l'époque d'Akkad, situant l'objet à la limite du Dynastique Archaïque et d'Akkad.

§ 9.4. Les moules.

Les 49 moules ornés (Syria 18, 75-77), destinés aux mets de la table royale, ont, à l'exception de deux exemplaires, été trouvés dans une seule salle (77) du sud-ouest du palais parmi des débris architecturaux attestant, d'après Parrot «l'effondrement d'une terrasse, sinon d'un premier étage» (MAM II/1, 222). L'existence d'un premier étage dans cette partie du palais a été confirmée par Margueron (Recherches sur les palais, 297s.), il est donc probable que les moules y

§ 10. Les mosaïques.

§ 10.1. IIIe millénaire. Mosaïques de coquille.

Les éléments taillés dans la coquille - ou l'ivoire - et destinés à incruster des panneaux de bois remplis de bitume, sont analogues à «l'Étendard» ou aux devants le lyre du cimetière royal d'Ur. Les silhouettes découpées étaient destinées à plusieurs types de scènes dont certaines ont pu être reconstituées, encadrées de motifs losangiques en calcaire rouge, schiste ou lapis lazuli.

Le temple de Šamaš a livré une scène culturelle d'immolation d'un bélier (Syria 31, 163, Pl. XV, XVIII-XIX; D. Beyer, in: Au Pays de Baal et d'Astarté [1983] n° 101). Au temple de Dagān, ce sont surtout des femmes coiffées du polos qui sont en activité (Syria 39, 163-169, Pl. XI-XII; Mari, cap. fab., Fig. 18). Ce sont plus généralement des scènes de guerre qui sont représentées, avec des guerriers et des files de prisonniers. Le «chef de guerre» passant à droite, casqué et armé d'une hache et d'un boomerang doit être un roi (Fig. 12). Volé à M., il a été racheté à un marchand (MAM I 135s., Pl. LV. Ht. 10 cm. Louvre). Le chignon du casque, la barbe et l'étole étaient évidés pour une incrustation. Un buste exactement semblable a été ramassé, perdu dans le sol du cimetière royal d'Ur (L. Woolley, UE IV [1956] 174, Pl. 38).

Le panneau de la guerre du temple d'Ištar était distribué en registres comme l'Étendard d'Ur. Parrot en a proposé des reconstitutions (MAM I, Pl. LVI; Mari, cap. fab., Pl. XIII) un peu différentes à 18 ans d'intervalle, tandis que P. Calmeyer en exposait une autre en 1966 (Zur Rekonstruktion der «Standarte» von Mari, CRRA XV [1967] 161-169, Abb. 6). R. Dolce, dans une étude d'ensemble, a traité des diverses hypothèses de reconstitution (Gli intarsi mesopotamici I [1978] 276-279) et date le panneau d'Ur I. Trois groupes de personnages y figuraient: des «dignitaires» barbus ou rasés portant un couvre-chef bas, pointu devant et derrière, analogue à celui qui porte un porte-enseigne en gypse trouvé dans le palais présargonique (Syria 44, Pl. IV, 2) et qui rappelle celui d'un personnage de Kiš sur un relief en pierre



Fig. 12. Guerrier en coquille (MAM I, Pl. LV).

étaient entreposés. Ils sont en majorité circulaires, d'un diamètre allant de 20 à 28 cm; peu profonds, ils étaient sculptés en creux de moulures concentriques enveloppant un décor central, tel que des bouquetins affrontés de part et d'autre d'un arbre, des animaux passant ou formant un mouvement circulaire. Un exemplaire montre une ronde de quatre hommes se tenant par la main (MAM II/3, 36, Pl. XVII).

Les moules rectangulaires sont plus profonds, à décor animalier: chasse au cerf, lion couché, poisson. Plusieurs exemplaires présentent une femme nue assise de face, mains soutenant les seins, coiffée d'un volumineux turban.

Cette série de récipients date en toute vraisemblance des derniers temps du palais de Zimri-Lim.

Parrot, MAM II/3, 33-57.

(Calmeyer, loc. cit., Abb. 5). Ces dignitaires sont vêtus de jupes à frange laineuse et portent une étole cloutée, tout comme les soldats casqués, dont une plaque gravée trouvée dans le palais présargonique avait donné un exemple (§ 5.1). Le troisième groupe est formé par les prisonniers nus, le crâne rasé, les bras liés à la ceinture (MAM I 137, 145). Ils sont debout ou à demi agenouillés, comme c'est le cas pour deux d'entre eux, trouvés dans le temple de *NINNI-ZAZA, qui exceptionnellement portent une épaisse chevelure et un mince bandeau (MAM III 222 s., Pl. LXIV). D'autres scènes de guerre se trouvaient dans le palais présargonique (Syria 46, 202-206, Pl. XV-XVI), où l'on voit les soldats pousser les prisonniers en les tenant par la nuque (Mari, cap. fab., Fig. 17), ce qu'avait proposé Calmeyer dans sa reconstitution du panneau du temple d'Istar. Le buste d'un prisonnier a été trouvé isolé en 1979 dans le chantier septentrional (Margueron, MARI 1, 25, Pl. 2, 1). Quantité d'éléments ont été trouvés dispersés dans la cour 12 et la salle 13 du temple de *NINNI-ZAZA (MAM 199-260, Pl. LX-LXIX), appartenant à des scènes de banquet et de guerre.

Une minuscule plaque gravée d'une déesse «au vêtement flottant», portant encore des traces de peinture rouge (MAM I 151, Pl. LVIII. Ht. 3 cm. Louvre) est la seule représentation divine au milieu de toutes ces scènes humaines.

§ 10.2. *Ile mill. Mosaïque de fritte.*

Le palais de Zimri-Lim a connu une décoration de mosaïques dont les restes ont été retrouvés à deux endroits. Dans la chambre 46, dite «chambre du roi», un panneau effondré sur le sol que Parrot appela «rétable» (MAM II/2, 5-7, Pl. III) était constitué d'un cadre en bois de 1,73 x 1,58 m, incrusté de rosaces à 24 ou 12 pétales en coquille et de motifs en «haricots». Le panneau était compartimenté et il ne restait presque rien des scènes exécutées en creux, avec des silhouettes humaines en pâte rouge. Seuls les éléments en coquille avaient subsisté. Le motif des «haricots» en fritte appartenait à une mosaïque géométrique retrouvée sur le sol

de la cour 70 contenant des fours et peut s'être effondrée du 1er étage (MAM II/3, 105-107, Pl. XXXIV). La reconstitution qui en a été proposée par P. Hamelin (Id., Fig. 76), avec ses figures cruciformes à degrés et ses bordures losangées, évoque un tapis. Tous ces éléments géométriques en fritte se trouvaient également aux alentours du temple d'Istar (MAM I 155, Fig. 94). Les figures cruciformes à degrés éloquent des échanges avec la Bactriane où elles sont fréquentes.

Parrot, MAM I 135-155; MAM II/3, 105-109; MAM III 199-260; Mari, cap. fab., 45-51. - R. Dolce, Gli intarsi mesopotamici dell'epoca protodinastica (1978) I 275-279, II 91-155.

A. Spycket

Mari' s. Warium, Warûm.

Mari' (¹*Ma-ri-i'*). King of Damascus mentioned three times in inscriptions of Adad-nirari III: Calah Slab, I R 35 i 15 ¹*Ma-ri-i'* šar, kur imēri-šū ina ^{uv}*Di-ma-āi-gi*; Sab'a Stele 19, E. Unger, PKOM II (1916) Taf. II ¹*M. uv Di-ma-āi-gi*; Tall al-Rimāh Stele 7, S. Dalley, Iraq 30 (1968) 141 f. ¹*M. ša kur imēri-šū*. M. is clearly a transcription of Aramaic *mārē* 'lord' or of *mārī* 'my lord'. Ivories from Arslan Taş and Nimrud inscribed *lmr'n hz l* for our lord Hazael, show the term was applied to Aramean rulers (F. Thureau-Dangin et al., Arslan Tash [1931] 135 f.; KAI nr. 132; M. E. L. Mallowan, Nimrud and its Remains [1966] 598). The proposal that Assyrian scribes misunderstood this common Aramaic term as a proper name, after the close contacts with Aramean states during the ninth century is not acceptable (pace A. L. Oppenheim, RHA 5 [1939] 111-2, following R. de Vaux, RB 43 [1934] 515). The suggestion that M. is a hypocoristic for Mari'-Hadad or some similar name is attractive but raises problems of identity (W. F. Albright, BASOR 87 [1942] 28 n. 16).

Adad-nirari's subjugation of Damascus has long been associated with the Eponym Chronicle's entries for 805-803 concerning north Syrian places, but reconsideration in the light of the Tall al-Rimāh stele has led to preference for linking that event with the entry for 796, 'against Manšuate'. Hazael

ruled Damascus from c. 843 and his son Bir-/Ben-Hadad followed him (Zakkur Inscription 4, KAI nr. 202; 2 Kings 13: 3, 24). By 773 the ruler of Damascus was Hadianu (Pazarcik Stele, J. D. Hawkins, CAH² III/1, 400f.). Assyrian and Israelite sources combine to indicate Hazael's reign ended no later than 797-6, probably a little earlier. M. would then be Bir-/Ben-Hadad. Weakness after Assyria's depredations could have allowed the Israelite successes against him (2 Kings 13: 25). The question of the name remains. Bir-/Ben-Hadad, 'son of Hadad', could be a throne-name of Damascene kings, for one Ben-Hadad in the time of Ahab of Israel (1 Kings 20) was the Adad-idri in Shalmaneser III's inscriptions. Thus M. would be a short form of the king's own name, comparable with Ba'al of Tyre (R. Borger, Asarhaddon, s. v.) and Adon in an early Aramaic letter (KAI nr. 266).

A. R. Millard/H. Tadmor, Iraq 35 (1973) 57-64. - H. Tadmor, Iraq 35 (1973) 141-150. - A. R. Millard, PEQ 105 (1973) 161-164. - J. D. Hawkins, CAH² III/1 (1982) 399-409. - W. T. Pitard, Ancient Damascus (1987) 161-167. - E. Lipiński, Proc. Fifth World Congress of Jewish Studies I (1972) 157-173 arguing that M. was Hazael. - H. S. Sader, Les états araméens de Syrie (1987) 258-260 arguing that Mari' was a short-lived son and successor of Hazael.

A. R. Millard

Marijannu. Hurr. Bezeichnung einer politisch-militärischen Oberschicht in Syrien und Mittanni. Zunächst wohl vor allem durch den Besitz und Gebrauch des zweirädrigen Streitwagens definiert, wurde *m.* zumindest in Ugarit und Alalāḫ zu einem sozialen Status.

§ 1. Sprachliche Herkunft. *m.* wurde zuerst von F. C. Andreas (*apud* H. Winckler, OLZ 1910, 291, 297, 300) mit altindisch *mārya-* 'junger Mann' in einen Zusammenhang gebracht, der von der Forschung weithin akzeptiert worden ist, zuletzt von E. Laroche (GLH [1980] 168) und - mit leichter Einschränkung - von M. Mayrhofer (Gdschr. H. Kronasser [1982] 76 Anm. 24). Der Zusammenhang ist bestritten worden von A. Kammenhuber, Arier (1968) 222 f.; I. M. Diakonoff *apud* Kammenhuber, Arier

223; Hurrisch und Urartäisch (1971) 76; Or. 41 (1972) 114 f.; I. M. Diakonoff/S. A. Starostin, Hurro-Urartian as an Eastern Caucasian Language (1986) 21 (mit kaukas. Etymologie).

Gegen die von Kammenhuber und Diakonoff gesammelten Argumente sind inzwischen einige Einwendungen zu machen: Das Element *-nni* in *m.* ist zwar nicht der Artikel *sg. ne*, muß aber deshalb nicht stammhaft sein. Für ein „assoziatives“ *-nni* vgl. F. W. Bush, AOAT 22 (1973) 39-52; vgl. auch Laroche, Or. 52 (1983) 124. Die wenigen bekannten Formen von Kollektiva auf *-ardi* (vgl. zuletzt Wilhelm, Or. 54 [1985] 491; unten § 2e) enthalten kein sicheres weiteres Beispiel für eine *ardi*-Ableitung von einem Nomen mit *-nni*-Suffix. Die Analyse von *irinnardi* ist unsicher. Es gibt aber andere Wortbildungssuffixe, die vor Abstrakta und Kollektiva bildenden Suffixen erhalten bleiben: *fir-ad-ardi* „Adel“ (zu **fir-* „lösen“; vgl. Wilhelm, ZA 73 [1983] 97; Fs. W. L. Moran [1989]; mit Wortbildungssuffix *-adi*); **pura-mzi* HSS 19, 42: 3 „Sklaverei“ (zu *pura-me* „Sklave“ ~ urart. *purā* „Sklave“; cf. Diakonoff, Hurr. und Urart. 77). - Der Zusammenhang von *m.* mit urart. *ma-ri-GI* (Diakonoff, Urartische pis'ma i dokumenty [1963] Nr. 12 Vs. 9) und *ma-ri-hi* (ebd. Nr. 15 Vs. 4) ist mit M. Salvini, Fs. E. Laroche (1979) 309, nicht gesichert, da der soziale Status der Personengruppe aus dem Kontext nicht bestimmbar ist. - Das bereits früh von A. Gustavs, ZA 36 (1925) 297-302, vorgebrachte und von Diakonoff/Starostin, l. c., wieder aufgegriffene Argument, die meist hurr. Namen von *m.* sprächen gegen indarische Herkunft des Wortes, ist nur tragfähig gegenüber der Vorstellung von einer distinkten Gruppenexistenz der Indo-Arier in der Gesellschaft des Mittanni-Reiches und seiner syr. Vasallenstaaten noch in der Zeit der Belege von *m.*-Namen (vom späten 15. Jh. an). Die Annahme einer weitgehenden Integration in der hurr. Majorität bereits während der ersten Generationen (im 16. Jh.?) ist jedoch wahrscheinlicher. - Einer Ableitung von *m.* aus altind. *mārya-* stehen demnach keine gewichtigen hurritologischen Bedenken entgegen. Ein strikter Beweis kann allerdings beim gegenwärtigen

La ruine de M. à la fin de la période a été attribuée soit à Lugalzagesi*, soit à un souverain d'Agadé, qui aurait pu, par la même occasion, mettre un terme au royaume d'Ebla, mais la question n'est pas encore résolue (cf. Archi, MARI 4, 49-50).

§ 3. La période d'Agadé est, semble-t-il, faiblement documentée à M., par quelques sceaux-cylindres (Syria 42 [1965] 213) et deux bols en bronze inscrits au nom de filles de Narām-Sin (Syria 32 [1955] 195 et pl. XVI 1 et 2). En revanche, Sargon parle de M. à plusieurs reprises. Dans deux de ses inscriptions, il relate qu'il se prosterna à Tutul devant Dagān, à la suite de quoi le dieu lui accorda le «pays supérieur», c'est-à-dire M., Jarṣuti et Ebla, jusqu'à la Forêt de Cédres et aux Monts d'Argent (Afo 20 [1963] 38 et 49). Il n'est pas question explicitement d'une conquête violente, mais on ne voit pas comment la ville de M., qui paraissait si puissante à l'époque précédente, se serait inclinée spontanément devant Sargon. Par ailleurs, celui-ci affirme dans deux autres inscriptions que M. et l'Elam se tenaient devant lui (l.c. 36 et 43), ce qui implique une soumission complète. Un nom d'année d'époque agadéenne rappelle la destruction de M. (RGTC I 117); il appartient vraisemblablement au règne de Sargon. On pourrait se demander si Narām-Sin n'eut pas à reconquérir la ville plus tard. Jusqu'ici, elle n'est pas mentionnée dans ses propres inscriptions, alors qu'Ebla y figure, mais dans le récit historico-littéraire de l'insurrection générale contre Narām-Sin, on trouve parmi les adversaires du souverain un roi de M. appelé Migir-Dagān (RA 70 [1976] 112). Or il paraît raisonnable de tenir compte de ce texte dans notre reconstruction de l'histoire. En revanche, le nom de Migir-Dagān n'apparaît pas dans la liste des *šakkanakku* de M., telle qu'elle vient d'être reconstituée par J.-M. Durand (MARI 4, 152 ss.). Si cette liste est correcte et ses données authentiques, le premier *šakkanakku*, Ididiš, serait monté sur le trône de M. dès avant l'avènement de Narām-Sin. Selon l'hypothèse de Durand (l.c. 158), Ididiš aurait été nommé *šakkanakku*, c'est-à-dire «gouverneur militaire», par un souverain d'Agadé, et le titre

serait resté traditionnellement en usage à M., même après que ses princes se soient affranchis de la tutelle agadéenne, au moment de l'invasion gutéenne et de l'écroulement de l'empire fondé par Sargon.

§ 4. La fin du III^e mill. et la III^e dynastie d'Ur. La liste des *šakkanakku* est longue: elle comporte près de vingt noms. Elle couvre donc plusieurs siècles, nous conduisant jusqu'au début du II^e millénaire. Pour le temps de la III^e dynastie d'Ur, la question est discutée: le Moyen-Euphrate a-t-il été incorporé dans le royaume d'Ur? Dans leurs inscriptions, les princes de M. continuent de se qualifier de *šakkanakku*, mais ils se conduisent apparemment comme des souverains indépendants. Ils ne font aucune allusion à un éventuel suzerain, et un texte provenant d'Ur donne même au *šakkanakku* Apil-kīn le titre de roi de Mari (RA 56 [1962] 213). D'autre part, si l'on s'en réfère à la documentation existante, les rois d'Ur n'ont jamais fait campagne à l'ouest. Le seul indice qui laisserait supposer une extension de leur domaine dans cette direction est la mention d'un ensi de Byblos (Afo 19 [1959/1960] 120-122); toutefois, le seul titre d'ensi donné à un prince étranger suffit-il à faire admettre sa dépendance à l'égard d'Ur? Il faudrait aussi signaler deux mentions de M. dans des contextes ambigus, l'une dans une lettre d'Aradmu à Šulgi (P. Michalowski, The Royal Correspondence of Ur [Diss. 1976] 173), l'autre dans une inscription de Šū-Sin (M. Civil, JCS 21 [1967] 37). Une chose est certaine, c'est que les deux villes entretenaient des relations suivies: on a retrouvé à M. deux tablettes typiques qui attestent la présence de gens d'Ur (Durand, MARI 4, 157), et les textes d'Ur font de fréquentes allusions à des personnes originaires de M. (RGTC II 128-129; JCS 33 [1981] 258-259). Il y eut aussi une alliance dynastique, puisque Tarām-Uram, fille d'Apil-kīn, épousa un fils d'Ur-Nammu.

Outre leur mention dans la liste précitée, plusieurs *šakkanakku* sont connus par des inscriptions votives sur des statues ou par des inscriptions de fondation: Išṭup-ilum, qui aurait vécu au temps de Gudea, Apil-kīn lui-même, Iddin-ilum, Ilum-išar, Puzur-Ištar

et Hanun-Dagān qui seraient contemporains des derniers rois d'Ur (Durand, MARI 4, 156). Les statues d'Išṭup-ilum et d'Iddin-ilum se dressaient encore dans le palais du temps de Zimri-Lim; celle de Puzur-Ištar avait été emmenée à Babylone, sans doute par Hammurapi. Ces *šakkanakku* paraissent avoir formé une véritable dynastie, comme le montre leur filiation qui est indiquée dans la plupart des cas.

§ 5. Mari après Ur III. Après la chute de la III^e dynastie d'Ur, la lignée des *šakkanakku* se poursuivit encore pendant près d'un siècle. Leurs noms survivent seulement dans la liste et dans des empreintes de sceaux sur des scellements de portes (D. Beyer, MARI 4, 177 ss.). Des messagers de M. sont signalés dans un texte d'Isin datant du règne d'Išbi-Erra (BIN 9 n° 384: 6). Nous ignorons dans quelles circonstances les *šakkanakku* perdirent le pouvoir. Durand a supposé que la période qui suivit et qui s'étendit jusqu'à l'accession au trône de Jaḥdun-Lim, vers 1820, fut le témoin de l'installation des Hanéens et d'autres ethnies dans la région et du morcellement politique de la vallée de l'Euphrate en petites principautés autonomes (MARI 4, 170-171); M. aurait joué alors un rôle effacé. C'est vers la fin de cette période que se situaient les archives économiques attribuées jusqu'à présent aux *šakkanakku* (ARM XIX). Ces documents, qui ne portent aucune date et révèlent un horizon géographique restreint, attestent l'existence d'un dialecte propre à M. (cf. A. Westenholz, BiOr. 35 [1978] 160-166). Aucune solution de continuité n'apparaît entre eux et les archives de Jaḥdun-Lim; c'est donc ce dernier qu'il faut tenir pour responsable de la «babylonisation» que l'on observe de son temps.

§ 6. Mari sous Jaḥdun-Lim. Du père de Jaḥdun-Lim*, Jaggid-Lim, on ne possède qu'un seul document contemporain, le sceau, acquis dans le commerce, d'un scribe qui se proclame son serviteur (Afo 18 [1957/58] 123). Aucun témoignage datant de son règne n'a été recueilli à M. Dans ses inscriptions, Jaḥdun-Lim se dit son fils, mais sans lui attribuer un titre. Cependant, il était déjà à la tête d'un royaume: dans une lettre adressée

à son dieu, Jasmaḥ-Adad relate que son grand-père Ila-kakkabū et Jaggid-Lim avaient échangé autrefois des serments solennels, mais Jaggid-Lim viola sa parole, à la suite de quoi Ila-kakkabū détruisit sa forteresse (ARM I n° 3: 8-16). M. Anbar a proposé de voir dans Terqa le siège de la royauté de Jaggid-Lim (IOS 3 [1973] 4-7). Il est vrai que l'on offre à Terqa un repas funéraire aux mânes de Jaḥdun-Lim (ARM III n° 40: 16-18), ce qui laisse à entendre que celui-ci y avait été enterré; toutefois, Terqa était le haut lieu du culte de Dagān, le dieu patron du Moyen-Euphrate. Il n'est donc pas exclu que ce soit Jaḥdun-Lim lui-même qui ait conquis M., mais jusqu'ici l'événement n'est enregistré nulle part. De leur côté, Charpin et Durand supposent que Jaḥdun-Lim s'est installé à M. au départ de Šurpum, une localité située sur l'Euphrate en amont de M.; cette étape aurait marqué le début de l'unification de son royaume (MARI 4, 294).

Nous pouvons reconstituer les grands faits du règne de Jaḥdun-Lim grâce à deux inscriptions monumentales (IRSA 244-248), aux renseignements envoyés par les noms d'années (G. Dossin, Studia Mariana [1950] 52; CRAI 1965, 403) et aux allusions contenues dans la correspondance ultérieure de Zimri-Lim (Anbar, IOS 3, 13). On compte aussi des documents d'archives: deux lettres (ARM I n° 1 et 2) et plusieurs centaines de textes administratifs. À l'intérieur, le souverain impose solidement sa domination aux Hanéens et pacifie son pays. Il ouvre des canaux, bâtit les remparts de M. et de Terqa et fonde en un lieu désert une ville à laquelle il donne son nom: Dūr-Jaḥdun-Lim. Il élève à Šamaš un grand sanctuaire dont seules les inscriptions de fondation nous sont parvenues. Son royaume s'étend le long des rives de l'Euphrate, certainement jusqu'à Imar* en amont, et du Balīḥ. Il exerce aussi sa mainmise au moins sur une partie de l'Idamaraš (cf. J.-R. Kupper, MARI 3, 183). Un de ses vassaux règne sur un domaine qui borde la rive orientale de l'Euphrate en Haute Mésopotamie. L'empreinte d'un sceau inscrit au nom d'une de ses filles a été retrouvée à Achemhöyük, près d'Aksaray, au cœur de l'Anatolie (N. Özgüç, dans E. Po-

rada, éd., *Ancient Art in Seals* [1980] 65 et pl. III 3a-b). Lui-même lance une expédition vers l'ouest jusqu'à la Méditerranée; l'entreprise restera sans lendemain, mais lui permet de ramener des «Montagnes de Cèdres et de Buis» une précieuse cargaison de bois. A son retour, il défait une coalition de roitelets riverains de l'Euphrate, auxquels s'était joint un contingent envoyé par le roi de Jamhad, Sumu-Epuh. Il est manifeste que M. était devenue de son temps la capitale d'un royaume puissant et étendu. D'après le nombre de ses noms d'années relevés jusqu'à présent, Jaḥdun-Lim doit avoir régné une quinzaine d'années.

Nous ne connaissons pas les causes de sa disparition. Peut-être est-elle due à une rivalité avec Šamši-Adad, car les deux souverains devaient nécessairement entrer en conflit en Haute Mésopotamie, où tous deux avaient des visées territoriales. Un engagement eut lieu notamment à Nagar (RA 61 [1967] 20), une ville située entre Kaḥat et Qattunān. Une défaite militaire est donc à envisager, qui aurait mis fin au règne de Jaḥdun-Lim (cf. Charpin/Durand, MARI 4, 295-297).

Pourtant, ce n'est pas Šamši-Adad qui monta ensuite sur le trône de M.; le pouvoir passa d'abord entre les mains d'un certain Sumu-jamam. Nous ignorons quels liens pouvaient exister entre lui et son prédécesseur. Il appartenait apparemment à la dynastie légitime puisqu'il affirme, selon la formule consacrée, qu'il «est entré dans la maison de son père». La transition entre les deux règnes ne semble pas avoir été brutale, car on ne constate point d'hiatus dans les cadres de l'administration (Charpin/Durand, *o.c.*, 298). Le règne de Sumu-jamam fut bref: seuls trois noms d'années sont conservés (Dossin, *Studia Mariana*, 52-53; RA 64 [1970] 19). D'après la lettre que Jasmah-Adad adresse à son dieu pour lui rapporter les événements précédant l'arrivée de Šamši-Adad à M., Sumu-jamam aurait été assassiné par ses propres serviteurs (ARM I n° 3: 11'-12').

§ 7. Mari sous Šamši-Adad. On n'a aucune information sur les circonstances de la conquête de M. par Šamši-Adad, qui suc-

céda alors à Sumu-jamam. Dans une inscription votive, il proclame que c'est Itūr-Mēr, le dieu protecteur de la ville, qui lui donna «le pays de M. et les bords de l'Euphrate» (MARI 3, 42), mais sans faire allusion à une victoire par les armes. En tout cas, à en juger par l'inventaire des trésors, le palais ne fut pas saccagé (Charpin, MARI 2 [1983] 211-214). Fils d'Ila-kabbabū, auquel il avait succédé sur le trône d'Ekallātum (cf. Charpin, *Mélanges M. Birot* [1985] 60), Šamši-Adad avait déjà usurpé le pouvoir à Assur quand il étendit sa domination sur M., vers 1800 avant J.-C. (cf. K. R. Veenhof, MARI 4, 207; Birot, *ibid.* 225); il utilise d'ailleurs le comput assyrien dès avant d'occuper la capitale du Moyen-Euphrate. Auparavant, son avance avait menacé un vassal de Jaḥdun-Lim établi en Haute Mésopotamie (ARM I n° 1) et, on l'a vu, il s'était heurté à Jaḥdun-Lim lui-même. Ces événements s'étaient donc déroulés avant le règne de Sumu-jamam. Šamši-Adad s'était ainsi forgé progressivement un vaste empire qui couvrait toute la Haute Mésopotamie, des chaînes du Zagros à l'Euphrate, où il bordait le royaume d'Alep. Pour mieux en assurer l'organisation et la défense, il installa ses deux fils sur les flancs de son domaine, l'aîné, Išme-Dagān, à Ekallātum, dans la vallée du Tigre, et l'autre, Jasmah-Adad, à M., avec pour mission particulière de surveiller le pays alépin et les mouvements des nomades de la steppe syrienne. Pour faire pièce au souverain d'Alep, avec lequel ses relations étaient tendues, il eut recours à une alliance matrimoniale: Jasmah-Adad épousa la fille d'Išhi-Adad, roi de Qatna (Charpin, MARI 3, 109).

M. n'est plus désormais qu'un chef-lieu de province, tout au plus le siège d'une vicéroyauté, et la ville a perdu son rôle de capitale d'un état indépendant. Le centre nerveux de l'empire, c'est Šamši-Adad en personne, qui se déplace constamment et réside de préférence, non à Assur, mais à Šubat-Enlil, dont on a proposé en dernier lieu l'identification avec Tall Leilān (Lēlān*, Tell), dans la partie orientale du triangle du Ḥābūr (cf. H. Weiss, MARI 4, 271-275). Le «grand roi», comme on l'appelle parfois (cf. Charpin/Durand, MARI 4, 301), se réserve

l'administration centrale et conserve un contrôle strict sur les mesures prises dans les provinces. C'est pourquoi les lettres qu'il échange avec son fils à M. ne traitent qu'il échoit de haute politique, mais s'intéressent aussi à des affaires d'un registre moins élevé, comme la nomination de fonctionnaires, le passage de messagers, les mouvements des nomades ou l'envoi de provisions. Toute initiative n'est cependant pas refusée à Jasmah-Adad, qui doit par exemple pourvoir lui-même au remplacement du gouverneur de Terqa (ARM I n° 9). L'administration est d'ailleurs soigneusement organisée et il semble bien que les fonctionnaires suivaient une véritable carrière (cf. A. Marzal, *JNES* 30 [1971] 213-216). Malheureusement, Jasmah-Adad paraît avoir été faible de caractère et, comme en témoignent les remontrances qu'il lui prodige dans sa correspondance, son père ne le jugeait pas à la hauteur de sa tâche; aussi prit-il soin d'établir à ses côtés des conseillers qui avaient sa confiance (CAH² II/1 [1973] 3-4).

Quant à l'histoire de M. à cette époque, elle se confond avec celle de l'empire de Šamši-Adad. Une telle histoire est d'ailleurs encore malaisée à écrire d'une manière suivie. Les lettres de M. nous font connaître un certain nombre d'événements, notamment des campagnes militaires, mais nous ignorons d'ordinaire leur ordre chronologique. Comme les documents administratifs sont datés d'après le système assyrien des éponymes, nous ne disposons pas de la source précieuse que représentent les noms d'années dans la pratique babylonienne. Les «chroniques assyriennes de Mari» publiées récemment par Birot (MARI 4, 219 ss.) ne livrent que peu d'informations directement utilisables et elles concernent surtout la partie de la carrière de Šamši-Adad antérieure à la conquête de M.

L'adoption du système de l'éponymat ne doit pas faire illusion. Elle est la seule trace visible d'une éventuelle influence assyrienne sur M. Le calendrier d'Assur n'est pas employé à M. dans les textes contemporains de Šamši-Adad; on y utilise tantôt, pour les pièces administratives, le calendrier local, tel qu'il se présentait déjà sous Jaḥdun-Lim, tantôt, pour les lettres, un calendrier particu-

lier dit de Šamši-Adad, qui est aussi en usage à Saḡar Bāzār et à Tall Rimāḥ (cf. Charpin, MARI 4, 244-247). Les fonctionnaires assyriens n'ont apparemment aucune part dans l'administration de M. D'origine étrangère, en l'occurrence amurrite, Šamši-Adad fut un usurpateur, tant à Assur qu'à M. C'est pourquoi il est abusif de parler de domination assyrienne à M.

Ce régime dura une vingtaine d'années; il semble bien, en effet, que les quelques prétendus noms d'années retrouvés dans les archives ne doivent pas être pris en considération (cf. Charpin, MARI 4, 251-253). Jusqu'ici, on estimait généralement que Jasmah-Adad s'était maintenu au pouvoir pendant plusieurs années après la mort de son père, événement qui a donné son nom à la 5^e année du règne d'Ibal-pi-El II d'Ešnunna. Mais les analyses de Charpin et Durand tendent à montrer que la disparition de Šamši-Adad fut suivie, à peu près immédiatement, par l'installation de Zimri-Lim à Mari (MARI 4, 304 ss.). Šamši-Adad est peut-être mort au combat; il avait dû certainement mener une lutte épuisante sur deux fronts, contre les royaumes d'Alep et d'Ešnunna. Jasmah-Adad quitta précipitamment M. ou en fut expulsé, abandonnant son harem entre les mains du vainqueur (cf. Durand, MARI 4, 389); son sort ultérieur nous échappe. Les princes de la Haute Mésopotamie en profitèrent pour secouer le joug, et Išme-Dagān ne put sauver de la débâcle que l'Assyrie propre.

§ 8. Mari sous Zimri-Lim. Le nouveau souverain, Zimri-Lim, affirme être monté sur le trône de son père et il se dit d'ordinaire fils de Jaḥdun-Lim. Cependant, selon une empreinte de sceau isolée, il serait le fils d'un certain Ḥatni-Addu, dont nous ignorons tout; l'hypothèse a été avancée qu'il serait en réalité un fils ou un frère de Jaḥdun-Lim (cf. Charpin/Durand, MARI 4, 337-338). Traditionnellement, on considère que Zimri-Lim avait passé ses années d'exil à la cour du roi d'Alep, dont il épousa la fille Šibtu. Toutefois, aucun texte ne confirme son séjour dans la métropole syrienne, et il paraît bien qu'il n'épousa Šibtu qu'un certain laps de temps après son entrée à M. (Char-

pin/Durand, *ibid.* 333-334). En revanche, Jarim-Lim d'Alep l'aida certainement dans ses entreprises et il dut lui-même batailler ferme pour asseoir son pouvoir.

Le royaume que Zimri-Lim parvint à reprendre en main retrouvait à peu près les limites qu'il avait du temps de Jahdun-Lim. Il est constitué essentiellement par la vallée moyenne de l'Euphrate et par celle du Hābūr, avec une zone d'influence assez mouvante en Haute Mésopotamie; certains territoires sont soumis directement à M., d'autres sont confiés à des princes vassaux, dont plusieurs ont épousé des filles de Zimri-Lim (cf. Charpin/Durand, *ibid.* 335). Le royaume proprement dit est divisé en districts, appelés *halṣu*, tels ceux de M., de Terqa, de Sagarātum et de Qattunān; ils sont administrés par des gouverneurs nommés par le roi et qui appartiennent à un cadre régulier de fonctionnaires. Ces gouverneurs représentent le souverain dans leurs districts respectifs, mais leur initiative est fort limitée. Cependant, ils ont à régler nombre de problèmes, comme le maintien de l'ordre, la levée des hommes pour la guerre ou les corvées, l'entretien du réseau d'irrigation et des bâtiments publics, la rentrée des impôts, l'exploitation des terres domaniales et l'acheminement des produits réclamés par le palais. Dans la capitale, c'est le personnage chargé de diriger les services du palais qui administre en même temps la ville et le district; comme les autres gouverneurs, il porte le titre de *šapīṣum*. A la tête des simples localités figurent des *sugāgu* et des *ḥazannu*.

Le roi centralise tous les pouvoirs entre ses mains. Néanmoins, il s'entoure de grands commis auxquels il confie des missions souvent ponctuelles et dont les attributions gardent un certain flou. Il dispose également d'un personnel spécialisé, occupé aux services de la chancellerie et de la comptabilité. Il existe aussi un secteur qu'on pourrait qualifier d'industriel, adonné à la production des biens matériels; ce secteur, situé selon toute apparence hors du palais, emploie une main-d'œuvre abondante, surtout féminine dans les ateliers textiles.

L'administration consacre une partie de ses efforts aux non-sédentaires, dont elle doit surveiller les mouvements saisonniers

et les éventuelles activités illicites. En effet, la population du royaume est mixte. A côté des sédentaires établis dans les villes et les bourgades, on trouve des semi-nomades qui circulent temporairement en bordure des terres cultivées. Il ne s'agit pas de véritables nomades, mais bien de pasteurs de moutons, qui doivent procurer des pâturages à leurs troupeaux. Certains pratiquent l'agriculture, mais tout en s'étant fixés, ils n'oublient pas leur origine nomade. Parmi ces pasteurs, il faut citer surtout les Jaminites (Jamin*), appartenant à une puissante confédération forte de plusieurs tribus, et les Hānéens, dont nous connaissons une série de clans. Les Jaminites donnent apparemment plus de soucis aux autorités que du temps de Šamī-Adad; quant aux Hānéens, ils paraissent plus complètement intégrés et fournissent à l'armée royale ses plus gros contingents. D'ailleurs, la dynastie était elle-même de souche hānéenne (cf. Charpin/Durand, MARI 4, 328).

La langue des archives est du vieux-babylonien de bon aloi, où les mots empruntés à l'amurrite sont rares (cf. W. G. Lambert, CRRA 15 [1967] 30). Pourtant, au sein de la population, l'élément amurrite tient une grande place, si l'on s'en réfère à l'onomastique: non seulement les non-sédentaires sont d'origine amurrite, mais aussi nombre d'habitants et de personnes attachées au palais, y compris de hauts fonctionnaires et, bien sûr, la famille régnante elle-même. Quant aux Hurrites, leur rôle est négligeable (cf. Kupper, RHA 36 [1978] 117-122).

A en juger par l'étendue du palais dont on a relevé les ruines, par l'abondance des objets précieux qu'évoquent les archives et par la place qu'occupe le royaume parmi les grandes puissances du moment, la prospérité de M. doit être grande; sans appréciables rentrées, le palais ne pourrait faire face à ses multiples dépenses. Les ressources agricoles sont insuffisantes; à plusieurs reprises, des bateaux amènent à M. des cargaisons de grain en provenance de la Syrie ou de la Haute Mésopotamie. En réalité, cette prospérité, M. la doit essentiellement à sa situation favorable sur les rives de l'Euphrate, la grande voie commerciale qui relie le golfe Persique à la Méditerranée. C'est par la ville

que passent en direction de la Babylonie les produits du Liban et de l'Amanus, tels le bois et les produits résineux, ceux de Syrie, le vin et l'huile d'olive, et même parfois l'un ou l'autre objet expédié de Crète. L'étain y transite, arrivant du sud-est pour être acheminé ensuite vers les principaux centres de l'ouest. Le palais doit tirer profit de différentes façons de ce trafic; en tout cas, des droits de péage sont levés au passage sur les marchandises (cf. M. L. Burke, Syria 41 [1964] 68-103). La ville est aussi une plaque tournante dans les relations internationales: c'est ainsi qu'on enregistre l'arrivée de messagers babyloniens revenant de Hāzor en Galilée (ARM VI n° 78: 13-16), de messagers d'Alep et de Qatna se rendant à Babylone (ARM VI n° 14: 7-16; n° 15: 6-11), et d'Elamites passant en direction de Qatna (ARM VI n° 19: 4-9).

Zimri-Lim participe d'une manière active à la vie politique et diplomatique de son temps. Il est mêlé à de nombreux conflits, mais il reste constamment fidèle à ses alliances avec Babylone et Alep, qui lui garantissent la prospérité économique. C'est à cet effet qu'il envoie des troupes à Hammurapi pour l'aider à conquérir le royaume rival de Larsa. L'histoire de son règne ne peut encore être reconstituée qu'en partie, grâce surtout à la série des noms d'années. Au total, on disposait de 35 ou 36 noms d'années, mais leur nombre a pu être réduit considérablement par élimination des noms doubles et des noms provisoires, si bien que les recherches récentes postulent un maximum de quinze ans (cf. Anbar, IOS 9 [1979] 1-8; Veenhof, MARI 4, 192). Le règne de Zimri-Lim s'étendrait ainsi approximativement de 1775 à 1760 avant J.-C. Au nombre des événements mémorables, il faut signaler une victoire marquante sur les Jaminites dans la vallée du Hābūr, la prise de deux villes de la Haute Mésopotamie, Kaḥat, au site actuel de Tall Barri sur le Ḡāggāga, et Ašlakkā, l'organisation d'un recensement général, l'envoi de troupes de secours à l'Elam et l'aide accordée à Hammurapi de Babylone. C'est peu de temps après ce dernier épisode (cf. Birot, Syria 55 [1978] 337) que le souverain babylonien, après avoir unifié à son avantage la Basse Mésopotamie, provoqua

lui-même la rupture avec Zimri-Lim, désireux sans doute d'exercer à son profit le contrôle du trafic sur l'Euphrate. Les circonstances particulières de la rupture nous échappent. Nous savons seulement qu'en l'an 32 de son règne, Hammurapi remporta une victoire sur M. et qu'en l'an 34, il détruisit les murs de la cité. Si l'on suit J. Margueron (Art & Fact 3 [1984] 41-44), Hammurapi aurait occupé M. dès sa victoire initiale; deux ans plus tard, après avoir vidé le palais et en avoir inventorié les archives, il l'aurait démoli systématiquement, en même temps que les remparts. Quant à Zimri-Lim, nous ignorons quel sort lui fut réservé.

§ 9. Mari après Zimri-Lim. La chute de la dynastie et la ruine du palais sonnèrent le glas pour M., qui ne se releva jamais de sa défaite. La ville survécut cependant. Elle est mentionnée dans une lettre datant de la fin de la Ire dynastie de Babylone (AbB II n° 88: 20'); elle devait faire partie alors du petit royaume de Hāna*, qui s'était constitué dans la vallée de l'Euphrate et avait pour centre Terqa, à 70 km en amont de la capitale déchue. Vers le milieu du IIe mill., M. est évoquée brièvement dans les textes de Nuzi (E. R. Lacheman, BASOR 78 [1940] 22). Dans la seconde moitié du 13e siècle, le conquérant assyrien Tukulti-Ninurta Ier soumet le pays de M., de Hāna et de Rapiqu et en reçoit tribut (ARI I 119). Vers la même époque, une lettre recueillie à Ugarit invoque «les grands dieux du pays de Mari» (S. Lackenbacher, MARI 3, 185-189). Une lettre provenant de Dūr-Kurigalzu nomme les pays de Suhū et de M. dans un contexte lacuneux (O. Gurney, Iraq 11 [1949] 148 n° 10: 24). Dans le courant du 12e siècle, un souverain babylonien réprime une révolte à M. et en expulse son roi (C. Walker, Zikir šumim = Fs. F. R. Kraus [1982] 400-401). Ultérieurement, un certain Tukulti-Mer, qui se dit roi de Hāna dans une inscription votive (ARI II 60), réapparaît probablement dans un fragment de texte annalistique sous le titre de roi du pays de M. (ARI II 49); il serait contemporain d'Assur-bēl-kala (cf. E. Weidner, AnOr. 12 [1935] 336-338), qui vécut dans la première moitié du 11e siècle. Tukulti-Ninurta II et Assur-naṣir-apal II ne

font plus allusion à M. lors de leurs campagnes le long de l'Euphrate deux siècles plus tard. En revanche, un gouverneur du pays de Suḥu et de M. nommé Šamaš-rēš-usur nous a laissé une stèle qu'on a retrouvée, emportée comme butin de guerre, dans le palais de Babylone (WVDOG 4 [1903] 9-11). Le personnage s'est fait représenter sur la stèle et il parle pratiquement en souverain indépendant. La date du monument est difficile à préciser; on peut penser à une période de faiblesse de l'Assyrie, peut-être la première moitié du 8e siècle. Une nécropole atteste que le site était toujours habité à l'époque séleucide (A. Parrot, Syria 29 [1952] 186-187; 32 [1955] 189-190).

M. Anbar, Le début du règne de Šamši-Addu Ier, IOS 3 (1973) 1-33; id., La durée du règne de Zimri-Lim, roi de Mari, IOS 9 (1979) 1-8. - A. Archi, Le synchronisme entre les rois de Mari et les rois d'Ébla au IIIe millénaire, MARI 4 (1985) 47-51; id., Les rapports politiques et économiques entre Ébla et Mari, MARI 4 (1985) 63-83. - M. Biron, Données nouvelles sur la chronologie du règne de Zimri-Lim, Syria 55 (1978) 333-343; id., Les chroniques «assyriennes» de Mari, MARI 4 (1985) 219-242. - D. Charpin, Inscriptions votives d'époque assyrienne, MARI 3 (1984) 41-81; id., Les archives d'époque «assyrienne» dans le palais de Mari, MARI 4 (1985) 234-268. - Id./J.-M. Durand, La prise du pouvoir par Zimri-Lim, MARI 4 (1985) 293-342. - La civilisation de Mari = CRRA 15 (1967). - G. Dossin, Les noms d'années et d'éponymes dans les «Archives de Mari», Studia Mariana (1950) 51-61. - J.-M. Durand, La situation historique des Šakkanakku: nouvelle approche, MARI 4 (1985) 147-172. - A. Finet, Les autorités locales dans le royaume de Mari, Akkadica 26 (1982) 1-16. - J.-R. Kupper, Bahdi-Lim, préfet du palais de Mari, Bull. Acad. r. de Belgique, Cl. des Lettres, 40 (1954) 572-587; id., Les nomades en Mésopotamie au temps des rois de Mari (1957); id., Correspondance de Kibri-Dagan, Syria 41 (1964) 105-116; id., Northern Mesopotamia and Syria, CAH² II/1 (1973) 1-41. - J. Margueron, Etat présent des recherches sur l'urbanisme de Mari I, MARI 5 (1987) 483-498. - V. H. Matthews, Pastoral Nomadism in the Mari Kingdom (1978). - J. M. Sasson, Dated Texts from Mari: a Tabulation (1980). - K. R. Veenhof, Limu of the Later Old Assyrian Period and Mari Chronology, MARI 4 (1985), 191-218.

J.-R. Kupper

Mari. B. Archäologisch.

L'antique Mari a été retrouvée au Tall Hariri en Syrie, dans la vallée du Moyen Euphrate, au nord d'Abu Kemāl, grâce à la

découverte fortuite d'une statue, en 1933. Auparavant, le nom de la ville ancienne était connu par quelques inscriptions (cf. A. Spycket, Bibliographie de Mari, Studia Mariana [1950] 127 ss.).

La synthèse des recherches ne peut être que provisoire puisque les fouilles sont en cours. Cependant en 1983 le demi-siècle de recherches à Mari, célébré par un colloque à Strasbourg, a permis de faire le point en de nombreuses communications parues en 1985 (MARI 4 «A propos d'un cinquantenaire: Mari, bilan et perspectives»).

§ 1. Historique des fouilles (J.-M. Aynard). - § 2. Description et durée du site. - § 3. L'architecture: 3.1: Les temples; 3.2: Les palais; 3.3: Les remparts; 3.4: Les habitations (A. Spycket); 3.5: Les tombes (J.-M. Aynard). - § 4. La statuaire. - § 5. La sculpture sur pierre. - § 6. La peinture (A. Spycket). - § 7. Le métal. - § 8. La glyptique (J.-M. Aynard). - § 9. La terre cuite: 9.1: Les figurines; 9.2: La céramique; 9.3: Les maquettes architecturales; 9.4: Les moules. - § 10. Les mosaïques (A. Spycket).

§ 1. Historique des fouilles.

En août 1933, des bédouins déterrent une statue d'homme acéphale en creusant une tombe. Ils avertissent le lieutenant français E. Cabane, inspecteur pour la région d'Abu Kemāl, qui alerte les autorités compétentes et la nouvelle parvient à Paris en octobre. René Dussaud, Conservateur des Antiquités Orientales au Musée du Louvre, demande à A. Parrot, qui a fouillé à Tellō et à Larsa, de se rendre sur place. Ayant réuni son équipe, Parrot arrive le 14 décembre à Tall Hariri et commence sa première campagne.

Après quelques sondages au centre du tell, à l'emplacement de la «statue Cabane», un chantier est ouvert en janvier 1934 à la li-sière occidentale de la ville qui fait apparaître le temple d'Ištar et de nombreuses statuettes votives (Ebiḥ-il, Iddi(n)-Nārum), notamment celle du roi *Lamgi-Mari (Išqi-Mari), roi de M., dont l'inscription permet l'identification du site avec la ville de M. Le dégagement du temple d'Ištar s'est poursuivi jusqu'à la 4e campagne. Dès la 2e campagne (déc. 1934-avril 1935), deux nouveaux chantiers sont ouverts: quartier d'habitations près du temple et, au centre du tell, découverte du palais de Zimri-Lim dont 69 cours et chambres sont déblayées, libérant 1600 ta-

blettes, confiées à G. Dossin, épigraphiste de la mission. Le dégagement du palais se poursuit durant les trois campagnes suivantes, entre 1935 et 1937. La moisson est considérable: un ensemble architectural de 300 chambres et cours, des milliers de tablettes, de nombreuses statues (déesse au vase jaillissant, Išup-ilum), les peintures de la cour 106 et de la salle d'audience; dans les cours 106 et 131 du palais en ruine, une nécropole assyrienne intacte.

Deux autres chantiers sont ouverts à proximité du palais lors de la 4e campagne: zig-gurat et temple de Dagān du IIe mill. avec ses lions gardiens en bronze. Leur déblaiement ainsi que celui du temple de Ninḫursag continue durant les 5e et 6e campagnes; cette dernière s'achève le 31 décembre 1938. Le chantier de M. ne rouvrira qu'en 1951 après la seconde guerre mondiale.

En novembre 1951, Parrot revient à M. pour la 7e campagne et il en mène six autres jusqu'en 1964, avec arrêt entre décembre 1954 et février 1960. Ces sept campagnes sont en majorité consacrées à la ziggurat, au «massif rouge», aux temples de Šamaš, d'*Ištar et de *NINNI-ZAZA (découverts en 1952). Sous une vaste esplanade, au nord de la ziggurat se trouvait le sanctuaire de Dagān (12e camp. 1961). Les objets découverts sont nombreux: statues, mosaïques en coquille de nacre, tablettes présargoniques.

En 1964, lors de la 14e campagne, à l'occasion d'un sondage stratigraphique dans l'angle s.-e. de la cour 131 du palais de Zimri-Lim, apparaît le palais présargonique des rois de M. Les six campagnes suivantes (15 à 20, 1965-1972) sont consacrées au déblaiement de ce palais dont Parrot s'aperçoit dès la 15e campagne qu'il y en a deux superposés qu'il appelle P 1 et P 2. Parmi les objets recueillis se trouve la jarre renfermant le «trésor d'Ur» (1965). La 21e et dernière campagne, en 1974, se partage entre le palais de Zimri-Lim et les palais présargoniques.

Les fouilles reprennent en 1979 sous la direction de J. Margueron, qui met en place pour la 22e campagne, un carroyage strict pour faciliter le repérage des différents chantiers. Trois nouveaux chantiers sont ouverts: A, à l'est de la ziggurat; B, sur le bord septentrional du tell; C, sur le petit tell du

s.-e. en bordure du rempart. Ces trois chantiers sont agrandis au cours des 23e (automne 1980), 24e (printemps 1982) et 25e (automne 1984) campagnes. En 1980 les fouilles du palais présargonique reprennent et sont poursuivies durant chaque campagne, tandis que deux nouveaux chantiers, D et E sont ouverts en 1982 et 1984.

Le chantier A a fait apparaître un palais de l'époque «des Šakkanakku» qui finit incendié par Hammurabi au IIe mill., après des périodes successives d'abandon et de ré-occupation. Deux grandes tombes construites ont été retrouvées sous deux salles. Le chantier B a permis d'atteindre le sol vierge, avec des installations pauvres remontant à la première phase du Dynastique Archaique, niveau probable de la fondation de la ville. Il a été d'autre part prouvé que la limite nord du tell actuel est due à l'érosion et que la ville s'étendait au-delà vers le nord. Ce chantier a été fermé à la fin de la 25e campagne en 1984. Le chantier C étudie les remparts. Le chantier D est destiné à l'étude de la stratigraphie tandis que E, ouvert dans la ville haute a révélé un grand bâtiment en cours de dégagement depuis 1984.

Toutes les campagnes de M. ont fait l'objet de rapports préliminaires dans Syria (Parrot) et MARI (Margueron). Les objets provenant des fouilles sont conservés dans les musées de Damas, d'Alep et pour quelques-uns au Louvre. Sur place, l'architecture en briques crues se détériore par suite des intempéries, à l'initiative de Parrot, une toiture en dur a été posée au dessus des murs de «l'enceinte sacrée» des palais présargoniques, grâce aux fonds fournis par l'association «Sauvegarde de Mari».

A. Parrot: 1e campagne (1933-34), Syria 16 (1935) 1-28; 117-140. - 2e camp. (1934-35), Syria 17 (1936) 1-31. - 3e camp. (1935-36), Syria 18 (1937) 54-84; 325-354 (peintures). - 4e camp. (1936-37), Syria 19 (1938) 1-29. - 5e camp. (1937), Syria 20 (1939) 1-22. - 6e camp. (1938), Syria 21 (1940) 1-28. - 7e camp. (1951-52), Syria 29 (1952) 185-203. - 8e camp. (1952), Syria 30 (1953) 196-221. - 9e camp. (1953), Syria 31 (1954) 151-171. - 10e camp. (1954), Syria 32 (1955) 185-211. - 11e camp. (1960/12e camp. (1961), Syria 39 (1962) 151-179. - 13e camp. (1962), Syria 41 (1964) 1-20. - 14e camp. (1964), Syria 42 (1965) 1-24. - 15e camp. (1965), Syria 42 (1965) 197-225. - 16e camp. (1966), Syria 44 (1967) 1-26. - 17e camp. (1968), Syria 46 (1969) 191-208. - 18e camp.

(1969), Syria 47 (1970) 225-243. - 19e camp. (1971), Syria 48 (1971) 253-270. - 20e camp. (1972), Syria 49 (1972) 281-302. - 21e camp. (1974), Syria 52 (1975), 1-21.
 Volumes de synthèse: A. Parrot, Mission Archéologique de Mari (= MAM), I: Le temple d'Ishtar (1955); II: Le Palais, 1: Architecture, 2: Peintures murales (1958), 3: Documents et Monuments (1959); III: Les temples d'Ishtar et de Ninni-Zaza (1967); IV: Le «Trésor» d'Ur (1968). - Mari, capitale fabuleuse (1974).
 J. Margueron: 22e camp. (1979), MARI 1 (1982) 9-30. - 23e camp. (1980), MARI 2 (1983) 9-19. - 24e camp. (1982), MARI 3 (1984) 7-39. - 25e camp. (1984), MARI 5 (1987) 5-36. - 26e camp. (1985), MARI 6.
 Les dossiers histoire et archéologie, n° 80/février 1984: Mari.

J.-M. Aynard

§ 2. Description et durée du site.

Le tell Hariri est, de nos jours, un ovale orienté n.-o./s.-e., de plus d'1 km de long sur 600 m de large, doublé à 300 m à l'ouest d'une ligne incurvée de petits mamelons qui doit signaler une enceinte fortifiée (Syria 16, 45.). Le point culminant du tell, dans la région de la ziggurat, s'élevait à 14,55 m. L'Euphrate coule actuellement à environ 2 km $\frac{1}{2}$ et n'a probablement jamais bordé la ville, qui était longée par un canal coulant à environ 200 mètres au n.-e. du site actuel et qui a été repéré en 1985. Il semble qu'il ait sapé toute une partie du n./n.-e. du site qui devait s'étendre jusqu'à son cours dans l'antiquité (Margueron, MARI 5, 492-498).

D'après les dernières constatations, il ne semble pas que Mari ait été habitée avant la première phase du Dynastique Archaïque et la fondation de la ville se situerait donc aux premiers siècles du IIIe mill. L'importance et la prospérité qu'elle connut dès le milieu du IIIe mill. s'explique par sa position géographique de relais entre la Mésopotamie et le Levant, par voie fluviale ou par terre. Par elle transitaient minerais, bois et pierres en provenance d'Anatolie, de Syrie du Nord et du Liban (P. Sanlaville, MARI 4 [1985] 15-25).

Le hasard des découvertes, comme l'a justement remarqué Margueron (MARI 4, 35.), a mis l'accent sur deux périodes de l'histoire de la ville qui témoignent d'une extraordinaire richesse: l'une vers le troisième quart du IIIe mill., à la fin du Dynastique Archaïque (Fig. 1), l'autre couvrant les pre-

miers siècles du IIe mill. jusqu'au roi Zimri-Lim, éliminé par Hammurabi de Babylone qui incendia la cité au milieu du 18 siècle. Entre ces deux périodes, l'ère «des *šakka-nakku*» est mal connue.

Après la destruction de la ville par les Babyloniens, on ne connaît plus qu'une nécropole médio et néo-assyrienne de tombes en pleine terre ou en jarres, puis néo-babylonienne. Une installation séleucide de peu d'envergure et un cimetière au centre du site ont sans doute cessé d'exister vers le milieu du 3e siècle av. J.-C.

§ 3. L'architecture.

Dans un sondage de 1984 (B: MARI 5, 22) jusqu'au sol vierge, sur une surface restreinte est apparue une architecture pauvre, accompagnée de peu d'objets, si bien que les premiers siècles du IIIe mill. sont encore mal connus.

La période du Dynastique Archaïque (D. A.), dans sa troisième phase, est concentrée à l'ouest dans le secteur du temple d'Ishtar et au centre où le palais royal était proche de divers temples dédiés à *NINNI-ZAZA, *Ištarat, Ninḫursag, Šamaš et Dagan. Les édifices, comme en Mésopotamie, sont entièrement bâtis en briques crues. Le parti architectural le plus courant, qu'il s'agisse de temple, de palais ou de maison particulière, est celui d'une cour carrée ou rectangulaire qui, selon Margueron, peut avoir été couverte, entourée de salles ou chambres à fonctions diverses. Des pilastres rectangulaires disposés de place en place rompent souvent la monotone des façades uniformes.

§ 3.1. Les temples.

§ 3.1.1. Temple d'Ishtar.

D'une conception différente des autres édifices, il a connu au moins cinq phases successives. Le plus ancien qui ait pu être repéré reposait sur des fondations en dalles de gypse conservées en partie. Des trois niveaux supérieurs (a-c), seule la cella, rectangle de 9,30 x 7,20 m, est restée inchangée. On y accédait par une vaste cour trapézoïdale qui, dans les états b et c, comportait un portique de cinq grosses colonnes en briques

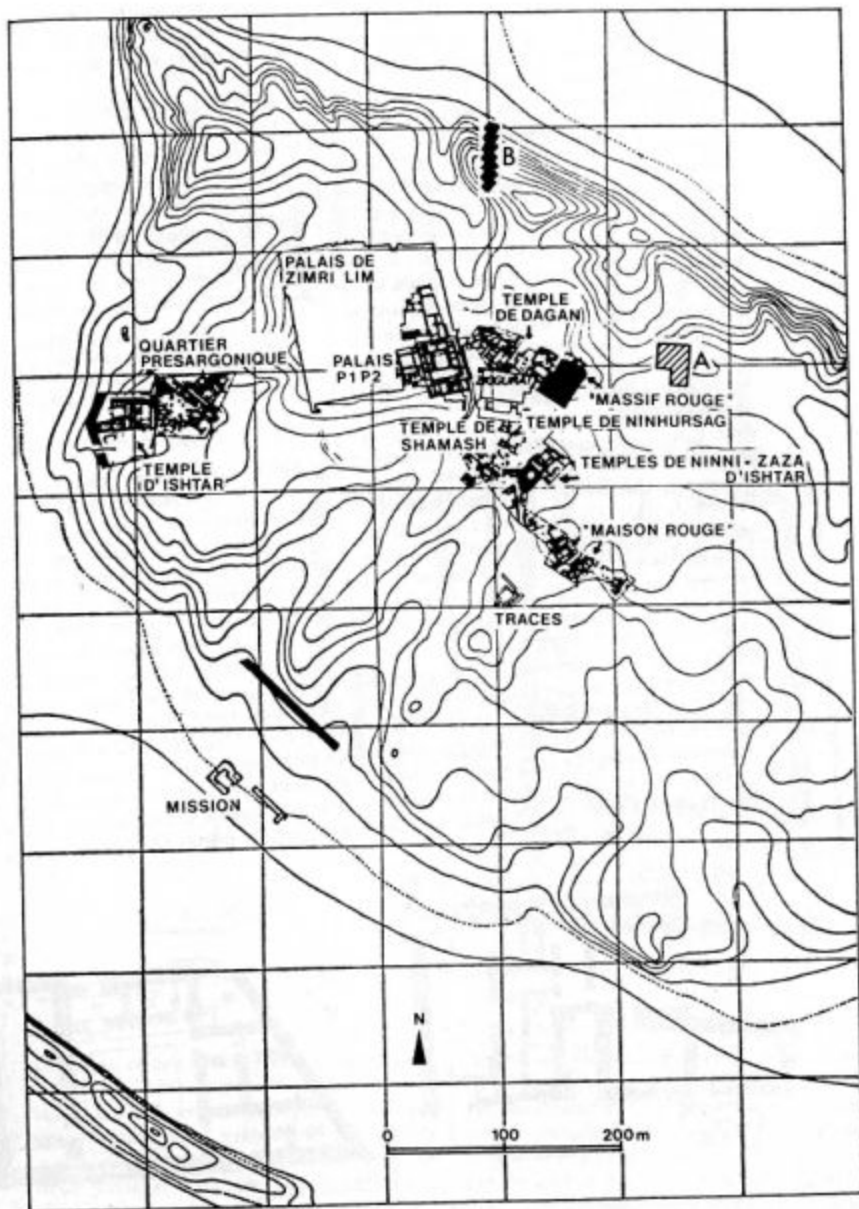


Fig. 1. Le site présargonique (d'après A. Parrot, Mari capitale fabuleuse, Fig. 2).

crues, parallèle aux murs nord et est. Une porte large de 0,80 m était ménagée dans l'angle est du mur nord. Au niveau c, les trois murs extérieurs de la cour étaient renforcés à l'intérieur de trois pilastres rectangulaires, tandis que le mur nord était également flanqué à l'extérieur de trois pilastres correspondant à ceux de la cour. L'angle sud-est de la cour était bitumé pour drainer l'eau évacuée par un canal en pierres couvert de dalles. La cour, comme la cella, contenait des récipients ovales en terre cuite - «barcasses» - au pied des murs et du podium de la cella. Sous le sol, plusieurs fois replâtré, se trouvaient de gros clous de fondation en cuivre fichant en terre des anneaux plats semi-circulaires prolongés par une longue tige et accompagnés de tablettes malheureusement anépiques en pierres diverses ou en argent. Contigu à l'est se trouvait un bâtiment de plan carré, interprété par Parrot comme l'habitation des prêtres. Le niveau supérieur du temple (a) (Fig. 2) subit d'importantes modifications dont la principale est l'adjonction d'une deuxième cella à l'ouest de la première, construite sur des fondations de pierre comme le reste de l'édifice à ce niveau. Curieusement, il n'y a aucune communication avec la cella adjacente et celle-ci ouvre au sud sur une cour dallée dans laquelle furent retrouvés, entre autres, les statues de *Lamgi-Mari, d'Ebih-il, l'«étendard» en mosaïque de coquille et des vases en stéatite brisés. Le long des murs de la seconde cella (18) étaient adossées des banquettes en



Fig. 2. Le temple d'Ištar, niveau a (Tunca, *L'architecture religieuse*, II, p. 57).

briques demi-cuites dans lesquelles étaient enfouis des barcasses, des clous de fondation en cuivre et un dépôt de statuettes cassées.

Malgré les différences de plan entre le dernier état du temple et ses deux phases antérieures, il ne semble pas qu'il se soit écoulé un grand laps de temps entre eux, car les clous de fondation y sont identiques. La destruction finale coïncide avec celle des autres temples présargoniques et fut aussi sauvage, peut-être sous les coups de Sargon d'Akkad au milieu du 24^e siècle.

A. Parrot, MAM I: Le temple d'Ištar (1956). - Ö. Tunca, *L'architecture religieuse protodynastique en Mésopotamie* (1984) 47-57; Fig. 69-80. - J. Margueron, MARI 4 (1985) 488 s.

§ 3.1.2. Temple de *NINNI-ZAZA.

Dédié à une déesse dont le nom n'est pas assuré (W.G. Lambert, MARI 4, 537), ce temple illustre le parti de la cour carrée communiquant d'un côté sur une grande pièce rectangulaire comportant des installations cultuelles (cella) et entourée de petites chambres sur deux autres côtés. Il était contigu au n.-e., à un temple de plan analogue mais plus petit et moins soigné, dédié à la déesse *Ištarat et que Parrot pensait légèrement postérieur. Les murs extérieurs du temple de *NINNI-ZAZA étaient flanqués de pilastres carrés et sa cour intérieure qui mesurait 11 x 10 m, était ornée de pilastres à redans à double décrochement. On y pénétrait par six portes (Fig. 3). Une allée large

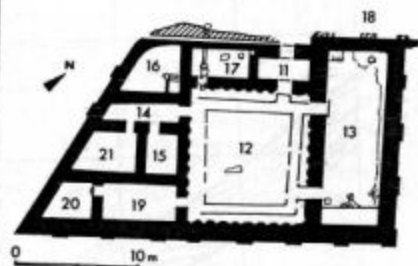


Fig. 3. Le temple de NINNI-ZAZA (Parrot, MAM III, Pl. II).

de 0,75 m, recouverte de bitume, longeait les quatre murs dont elle s'écartait de 40 cm, et se prolongeait jusqu'aux deux portes latérales de la cella. Outre les nombreuses statues brisées retrouvées dans la cour, une pierre basaltique circulaire à extrémité conique, haute de 1,50 m, gisait sur le sol. Parrot l'a interprétée comme un bétyle dressé au milieu de la cour, vestige d'un culte ouest-sémitique.

La cella rectangulaire était en contrebas de la cour. Mesurant 14 x 5 m, elle était pourvue de banquettes en briques crues le long du mur est et d'un podium au sud dans lesquels étaient incorporées des barcasses en plâtre. Le caractère sacré est renforcé par le nombre surprenant de statues offertes en ex-voto et découvertes fracassées: une quinzaine de statues et une trentaine de fragments dans la cour; une cinquantaine de statues et plus de cent-cinquante fragments dans la cella.

A. Parrot, MAM III: Les temples d'Ištarat et de Ninni-Zaza (1967). - J. Börker-Klähn, ZA 69 (1979) 221-233. - Ö. Tunca, op. cit., 57-63, 190; Fig. 82-84. - J. Margueron, MARI 4, 490 s.

§ 3.1.3. Zone sacrée du palais présargonique P2.

Les sanctuaires superposés, dégagés sous le palais de Zimri-Lim, frappent par leur similitude de plan avec les temples de *NINNI-ZAZA et d'*Ištarat, en particulier celui du niveau P2 (Parrot, Mari, cap. fab., Fig. 42), bien que l'orientation ne soit pas la même. Un grand espace carré (XXVI-XXVII) de 16 m de côté, que Margueron interprète comme une salle couverte (MARI 4, 502 s.), était percée de huit passages symétriques à l'extrémité des côtés, communiquant avec de petites pièces à l'ouest, au nord et à l'est; les deux passages du sud mènent à une grande salle rectangulaire (XLVI) de 23 x 7,50 m, prolongée à l'est par une petite pièce (XLV) dont l'entrée est resserrée par deux pilastres présentant à l'extérieur un double décrochement. Il s'agit manifestement d'une chapelle attenante à la cella, car un podium bas sur fondation de briques cuites, plâtre, a été découvert sous une superposition de trois autels dont le supérieur remonte au palais de Zimri-Lim, soulignant le caractère re-

ligieux de l'emplacement à travers les siècles (Mari, cap. fab., Pl. XVIII; 80 s.). L'ensemble était enserré sur les quatre côtés par d'étroits corridors. L'extrême soin apporté par le maître d'œuvre de P2 se manifeste, comme pour le temple de *NINNI-ZAZA, dans les pilastres des murs extérieurs, dans les pilastres et les niches à redans qui décorent les murs intérieurs nord, est et sud de la cour XXVI-XXVII. Là aussi une allée bitumée courait parallèlement aux murs et des systèmes d'écoulement d'eau sont ménagés par des dalles munies d'une rigole, par des barcasses en plâtre et en bronze, par un bassin et trois jarres de bronze enterrées. De nombreux dépôts de fondation, du type du clou de cuivre fichant en terre des anneaux plats emmanchés, étaient accompagnés de tablettes de pierre et d'argent jamais inscrites. Douze coffres creusés dans le sol sous les passages de la cella XLVI vers le corridor sud étaient entièrement vides (Syria 49, 295-298; Pl. XV).

On peut se demander avec P. Amiet («Au pays de Baal et d'Astarté» [1984] 65) si la mention du temple du dieu Ama-ušumgal (= Dumuzi) inscrite sur un torse masculin découvert en 1965 dans cette zone du palais présargonique ne désigne pas la divinité à laquelle le sanctuaire était dédié (Syria 42, 214; Pl. XIII, 4. - Eva Braun-Holzinger, Frühdyn. Beterstatuetten [1977] 71 s. [inscription, D. O. Edzard]).

Sous le mur méridional de la cour, au-dessus de sept niches à redans, séparées par trois assises de briques crues, sont apparues sept niches à redans dans le même prolongement, au-dessus de quatre assises de briques crues reposant sur un sol de terre mélangé de cendres et de tessons, ce qui pose le problème d'un palais inférieur (P3) qui n'a pu encore être vérifié (Syria 49, 291-293 = Mari, cap. fab., 84-86).

Parrot avait eu du mal à préciser le palais présargonique supérieur, P1, beaucoup moins raffiné que P2 et partiellement recouvert par «l'enceinte sacrée» attribuée soit à l'époque d'Akkad, soit à la III^e dynastie d'Ur (ci-dessous § 3.2). Comme l'a remarqué Margueron (MARI 4, 504), les temples les plus anciens, antérieurs à Akkad, ne connaissent pas l'usage de l'autel: on peut en déduire

que le premier des trois autels superposés de la chapelle XLV, attribué à P 1, est postérieur au D.A. Tunca (op. cit., 65-73) a minutieusement étayé ses doutes sur l'existence d'un état P 1 et il émet l'hypothèse que l'«enceinte sacrée» d'Akkad ou d'Ur III a été posée directement sur les vestiges du palais P 2 dont les murs auraient ainsi atteint une hauteur de 4 m à certains endroits. Il faut noter qu'un certain nombre de passages de P 2 ont été murés, en particulier ceux de la cella XLVI (Syria 47, 234, Fig. 6; 48, 261, Fig. 6) et que les coffres trouvés vides sous les passages de la cella n'ont peut-être pas été pillés, mais vidés lors du remaniement architectural, ce que Margueron a envisagé (Recherches, 93). Après avoir écrit que «les palais présargoniques avaient été incendiés et pillés» (Syria 52, 12), Parrot a précisé que P 2 n'avait pas été incendié, comme le fut sévèrement P 1 et il ne comprenait pas la raison qui avait fait remplacer P 2 par P 1 (Mari, cap. fab. 87). Dans l'état actuel des fouilles, il est seulement possible de signaler les hypothèses et de reprendre la question, § 3.2., à propos des palais présargoniques et de «l'enceinte sacrée» (Fig. 4).

Parrot, Mari, capitale fabuleuse (1974) 73-88. - Margueron, Recherches sur les palais mésopotamiens de l'âge du bronze (1982) 86-106. - Tunca, op. cit., 63-72; Fig. 85-101.

Les temples présargoniques de Ninḫursag et de Šamaš, au sud du «massif rouge», et à l'ouest de *NINNI-ZAZA et d'*Ištarat, sont trop mal connus pour être interprétés (Parrot, Syria 30, 198-204; 31, 154-169; 32, 204-211. - Margueron, MARI 4, 491-494. - Tunca, op. cit., 73 s.; Fig. 102-103), de même que le temple de Dagān (Parrot, Syria 29, 162; 41, 5-14. - Margueron, MARI 4, 494-496. - Tunca, op. cit., 74-76; Fig. 107-108), qui se trouverait en totalité sous la ziggurat d'Ur III (Mari, cap. fab. 69 s.). L'état présargonique du temple de Šamaš est attesté par un dépôt de fondation analogue à ceux du temple d'Ištar et du sanctuaire P 2 (Syria 31, 61 s.; Pl. XVII, 2). Le plan de ces trois temples semble tout à fait différent du type de *NINNI-ZAZA et semble plus proche du temple d'Ištar.

Le «massif rouge» est une grande construction rectangulaire, pleine, de 38 x 27 m,

en briques crues, «mais dont une partie passée au feu, en avait gardé une teinte rouge cuivrée» (Parrot, Syria 29, 190), interprétée par le fouilleur comme une ziggurat d'époque présargonique mais qui serait plutôt une haute terrasse (Margueron, MARI 4, 501). L'ancienneté de sa construction a été assurée par la découverte, au cœur du massif, à 2,50 m de profondeur, d'un dépôt de fondation avec clou et fiche plate en cuivre accompagnés de tablettes de pierre et d'argent non inscrites (Syria 29, 191-192), comme dans les temples d'Ištar, de Šamaš et P 2. La face n.-o. était flanquée de pilastres à double ressaut en briques crues grises, que Parrot estimait du IIe mill. époque où le massif rouge reçut un épais coffrage. Ces incertitudes montrent la complexité de ce secteur sacré au sud du palais.

L'architecture attribuable à la fin du IIIe mil., sous le règne de «des šakkanakku», est malaisée à dater avec précision.

§ 3.1.4. «Temples anonymes» ou «inférieurs».

Parrot attribuait à l'époque d'Akkad ces bâtiments partiellement dégagés en 1938 sous l'esplanade du temple de Dagān (Syria 21, 8-14; Mari, cap. fab., 91-93). Une grande cour menait à un passage à double ressaut, flanqué de chaque côté d'un autel orné de niches. À côté de l'un d'eux se trouvaient deux bases de statues en pierre, dont l'une portait encore deux pieds alignés. La première pièce intérieure comportait un autel à niches, mais l'ensemble du bâtiment n'a pas été entièrement dégagé. Une petite pièce rectangulaire avec un autel contre le mur du fond n'a pas de rapport apparent avec l'ensemble et pourrait être une chapelle (Margueron, MARI 4, 492 s., Fig. 11).

Temple de Ninḫursag. Le deuxième niveau du temple de Ninḫursag a été daté d'Akkad par Parrot (Syria 32, 208), mais il n'en a pas donné le plan.

«L'enceinte sacrée» du palais (Pour éviter une confusion qui apparaît dans les rapports de fouilles, le nom d'«enceinte sacrée» n'est appliqué ici qu'à la dernière installation du palais du IIIe mill.). Un nouveau sanctuaire superposé aux sanctuaires présargoniques



Fig. 4. Le palais royal présargonique (J. Margueron, Les dossiers, Mari, p. 28).

du palais, et peut-être enserré dans un nouvel état du bâtiment, sans que les liens en soient assurés, est de plan carré, analogue pour l'essentiel au précédent: une grande cour (XXVII) communiquait au sud par deux passages avec la cella rectangulaire (XLVI) ouvrant à l'est sur une chapelle munie d'un autel (XLV). À l'ouest de la cour, deux pièces; à l'est, trois pièces. Les murs extérieurs ouest, sud et est, sont ornés de pila-

stres et de redans rapprochés. À l'intérieur de la cour, alors que les huit passages sont disposés comme dans l'état antérieur, deux piliers rectangulaires à double ressaut aux angles sud, ménageaient trois passages larges de 3,50 m, à 2 m du mur nord. C'est au pied du pilier est, à 0,70 m de profondeur, sous une couche de cendre, que fut retrouvée la jarre du «trésor» d'Ur. Le mur sud était flanqué d'un autel à redans, tandis que

l'autel de la chapelle était à pilastres et redans, encadré de chaque côté d'un étroit escalier de quatre marches (Syria 46, Pl. XIII, 1).

Après avoir hésité entre Akkad et Ur III, le fouilleur a opté pour la seconde date (Syria 47, 229), suivi par Margueron qui parle «des tout débuts de la IIIe dynastie d'Ur sinon même d'un peu avant» (Recherches, 105).

Parrot, Syria 46, 194-199; 47, 227-229. - Tunca, op. cit., 65 ss.; Fig. 93-94. - Margueron, Recherches, 103-106.

Temple de Ninĥursag. La phase finale du temple de Ninĥursag présentait une pièce en large (environ 8,80 x 6,40 m), complétée par une petite chambre latérale. Une grande cour, comportant deux colonnes dont seules les bases de pierre existaient encore, y donnait accès à travers un portail renforcé de deux épais pilastres. Sous les quatre angles de l'édifice, un coffrage de fondation contenait un clou de bronze enfoncé dans une plaque de bronze, cette fois inscrite, identifiant la divinité honorée: «Niwar-Mēr, šakkanakku de Mari, a bâti le temple de Ninĥursag». L'attribution par Parrot de cet état du temple à la IIIe dynastie d'Ur concorde avec les listes dynastiques récemment publiées qui situent Niwar-Mēr (ou Nūr-Mēr) à l'époque de Gudéa (J.-M. Durand, MARI 4, 156).

Parrot, Syria 21, 5-8; Mari, cap. fab., 97-103. - Margueron, MARI 4, 491 s.

Temple de Dagān. Le dernier état du temple de Dagān (ou temple aux lions), accolé par son long mur nord à la ziggurat - ou haute terrasse: Margueron, MARI 4, 505 -, se présente comme un bâtiment en longueur, à murs exceptionnellement épais - le mur sud avait près de 6 m d'épaisseur - enserrant une pièce d'environ 15 x 9 m, dans laquelle on pénétrait par un étroit passage. Le mur du fond, auquel était adossé un autel à pilastres et à niches, était percé à ses extrémités de deux passages conduisant à deux petites pièces interprétées comme des sacristies. Des banquettes ou autels, également décorés de niches, étaient adossés au mur nord et à l'angle s.-e. Sur le côté sud de l'entrée, à l'intérieur, se trouvaient «à peu près *in situ*»

(Syria 19, 25), deux protomes de lion gueule ouverte, en bronze, gardiens du sanctuaire. Diverses installations cultuelles, comme de grandes pierres percées et des supports, se trouvaient à l'extérieur sur une esplanade de forme irrégulière qui s'étendait devant le temple, avec une sorte de portique (Mari, cap. fab., 105, Fig. 57).

La date de construction de ce temple n'est pas assurée. D'après des formules d'années de Zimri-Lim, les lions ont été introduits par le roi, ce qui indique qu'il a été en service jusqu'à la ruine de la ville. Mais d'après les dépôts de fondation trouvés dans trois des quatre angles, la construction est attribuée au šakkanakku Išup-ulum, fils d'Isme-Dagān, qui «a construit le temple du Roi du pays», que Dossin a identifié avec le dieu Dagān (Syria 21 [1940] 161-169), ce que conteste maintenant J.-M. Durand (MARI 4, 149). Si Išup-ulum est contemporain d'Ur III (Spycket, La statue du Proche-Orient ancien [1981] 209 s.), voire de Gudéa (Durand, MARI 4, 156), le temple est à dater des derniers siècles du IIIe mill. L'incertitude dans laquelle nous sommes encore à propos des šakkanakku (cf. ci-dessus, A, J.-R. Kupper, § 5) nous oblige à laisser le problème en suspens, tout en faisant un rapprochement de plan avec la salle 132 du palais de Zimri-Lim, identifiée avec une chapelle par Margueron (MARI 4, 497 s.). Le décor pictural de cette salle 132, avec ses scènes rituelles (§ 6) a été daté par A. Moortgat de la IIIe dynastie d'Ur (Die Kunst des Alten Mesopotamien, I: Sumer und Akkad [1982] 126-128).

Parrot, Syria 19, 21-26; 21, 19-23; Mari, cap. fab., 100-105. - Margueron, MARI 4, 495 ss.

Du temple de Šamaš du début du IIe mill. dans lequel Parrot a retrouvé les 9 briques de fondation de Jaḥdun-Lim (Syria 31, 159 ss.), aucun plan n'a pu être établi (cf. Margueron, MARI 4, 492-494).

Le temple d'Ištar, détruit quelques siècles plus tôt, fut rebâti et il existait à nouveau au temps de Zimri-Lim, mais il n'en restait à peu près rien, sinon un puits en briques cuites qui avait traversé la cour 15 et contenait des fragments de statues en diorite (Parrot, MAM I, 42-47).

En regroupant les plans des temples de M., on peut discerner trois groupes:

1) Une cour carrée entourée de pièces, dont une cella en long, dominant au Dynastique Archaïque: *NINNI-ZAZA, *Ištarat, zone sacrée des palais présargoniques, «enceinte sacrée». Une telle conception se retrouve dans le temple carré d'Abu à Tell Asmar, en Sin VIII/X à Ḥafāgi et peut-être à Fāra (Tunca, op. cit., Fig. 26, 40-42, 67).

2) Un plan ramassé avec une cour et une cella: Ištar, Ninĥursag, «Temples anonymes».

3) Un sanctuaire unique en long: Dagān aux lions, salle 132 du palais, chapelle des «temples anonymes». Margueron assimile le temple de Dagān à un temple à antes de Syrie du Nord (A propos des temples de Syrie du Nord, in: Sanctuaires et clergés [1986] 11-38. Cf. Fig. 9 et p. 30).

Il n'est pas vraiment étonnant de ne trouver des parallèles mésopotamiens qu'au Dynastique Archaïque lorsque M. était sous l'influence sumérienne, comme en témoignent les diverses formes de l'art. A partir de la dynastie d'Akkad, l'architecture prend son autonomie et affirme son caractère syrien.

Margueron, Quelques remarques sur les temples de Mari, MARI 4 (1985) 487-507.

§ 3.2. Les palais.

§ 3.2.1. Palais royal.

La permanence de l'emplacement du palais royal à M. est remarquable, depuis le milieu du IIIe mill. jusqu'à la destruction finale au milieu du 18 siècle. Ce sont au moins quatre édifices qui se sont succédés avec des remaniements plus ou moins importants à l'intérieur de chacun d'eux. Il y a lieu de distinguer les états du D. A. (palais présargoniques), de la fin du IIIe mill. (palais d'Akkad/Ur III), et le palais amorite du IIe mill.

Le problème des palais présargoniques a déjà été abordé à propos des temples (§ 3.1). Du plus ancien, P 3, on ne connaît qu'un pan de mur sous le mur sud de la cour XXVII.

L'état P 2 est limité jusqu'à présent à la zone sacrée, étudiée ci-dessus.

L'état le mieux connu est P 1, dont le dégagement a été opéré par Parrot et poursuivi par Margueron au nord-ouest, mais ses limi-

tes échappent encore. L'entrée principale se trouvait vraisemblablement au nord, comme dans le palais du IIe mill. C'est au n.-o. qu'à partir de 1980 a été mise au jour une grande salle avec six piliers rectangulaires en briques crues, disposés en deux rangées n.-s. et ornés de redans et de niches du côté où ils se font vis-à-vis. Une succession de petites pièces menaient à une grande cour carrée (IV), retrouvée dès 1964 (Syria 42 [1965] 16 ss., Pl. I-II); son angle s.-e. était rehaussé par un podium plâtré à deux marches et double décrochement conduisant à un passage au centre duquel était dressée une colonne en bois de cèdre du Liban dont il ne restait qu'une base calcinée. De là on gagnait la zone sacrée.

Si, comme le pense Tunca (ci-dessus, § 3.1), il n'y a eu effectivement qu'un palais présargonique P 2 - incendié par Sargon - «l'enceinte sacrée» d'Akkad/Ur III, qui ne peut être isolée et sans contexte, doit se rattacher à des éléments du palais de même époque. Or Margueron attribue la salle aux piliers du n.-o. à l'époque d'Akkad (Les Dossiers: Mari [1984] 28) et l'analyse de la céramique collectée dans trois pièces intermédiaires entre la salle aux piliers et la cour IV a conduit M. Lebeau à la dater du début ou du milieu de la même époque (MARI 4, 127-135). D'autre part les proportions des six piliers de la salle du n.-o. et des deux piliers de «l'enceinte sacrée» (XXVI) sont très proches, même si leur décor de redans varie. Enfin comme il a été signalé plus haut, le premier autel de la chapelle XLV en P 1 devrait être à dater d'Akkad. Dans l'état actuel des résultats ne peut-on envisager qu'une partie de P 1 est à agréger à P 2, tandis que pour une autre part - qu'il conviendrait de préciser sur le terrain - il appartient à une reconstruction postérieure à la destruction par Sargon?

Parrot, Syria 42 (1965) 9-24, 199-211, 44 (1967) 9-26; 46 (1968) 195-208; 47 (1970) 227-243; 48 (1971) 255-270; 49 (1972) 283-298; 52 (1975) 9-12. - Margueron, Recherches, 86-106; MARI 2, 17-18; MARI 3, 31-38; MARI 5, 27-33.

Le palais du IIe mill. a fait l'objet d'une étude approfondie de la part de J. Margueron (Recherches, 209-380, Fig. 146-256), après les onze campagnes qu'y a menées Par-